

SURVIVRE

2 F

JUIN 72

BIMESTRIEL

... et Vivre

EDITION FRANCAISE

N° 12

QUE VOULEZ-VOUS,
IL FAUT BIEN EMPÊ-
-CHER LES VANDALES
DE DETRUIRE
LA NATURE!...



VERS un MOUVEMENT

Sommaire p. 17

Suite du titre p. 10

....

Le présent article est avant tout un appel à chacun pour s'impliquer dans un mouvement de subversion culturelle en train de naître. Ce texte est né d'une pratique en constante évolution. Cette pratique (et elle seule) a été notre base pour les quelques réflexions que nous soumettons ici sur la signification et les motivations de ce mouvement, sur les caractères distinctifs d'une action de subversion culturelle, et sur un type d'action systématique que nous avons exploré depuis plus d'une année, à savoir le débat subversif. A la page 35, vous trouverez un compte-rendu d'un tel débat, qui illustre ce qu'est un débat subversif mieux que des explications générales ne pourraient le faire.

1. Une crise de valeurs.

Nous sommes tous engagés dans la marée montante d'une profonde crise de valeurs. Pour nous, cette crise est la première amorce d'un vaste processus de transformation à l'échelle planétaire. Nous espérons que celui-ci va déboucher sur le développement d'une riche multitude de civilisations nouvelles, prenant naissance sur les décombres de la société technicienne, se décomposant sous nos yeux. En ce sens, cette crise de valeurs est l'aspect le plus profond et le ferment de la crise de civilisation, de jour en jour plus manifeste, dont la crise de l'environnement, et les crises économiques et politiques qui l'accompagnent, sont autant d'aspects matériels ou techniques.

La crise de valeurs n'est nullement un mouvement arbitraire ou désordonné d'une multitude de tendances antagonistes dont les effets s'annuleraient mutuellement, comme l'observation superficielle du mouvement de Mai 1968 semblerait en fournir un exemple. Un certain recul nous permet de voir au contraire qu'elle obéit à une dynamique propre, qu'elle va dans une direction bien déterminée. On peut décrire cette direction en disant que pour chacun de nous elle va invariablement dans le sens d'un passage de la "mentalité technicienne" vers la "mentalité écologique". L'une et l'autre de ces "mentalités" extrêmes peuvent être à leur tour décrites par un système de valeurs en lequel nous pouvons nous investir. Chacun de ces systèmes engendre certains types de relations entre nous et les autres personnes, entre nous et la nature, et entre nous et nous-même. Il est extrêmement remarquable que cette évolution de mentalité semble bien un mouvement rigoureusement irréversible: alors que nous rencontrons un nombre croissant de personnes qui ont fait leur "révolution personnelle" (ricanements sur la gauche...) en passant d'une mentalité technicienne à une mentalité écologique, nous n'avons pas rencontré un seul cas d'une personne qui aurait fait l'évolution inverse d'une mentalité écologique à une mentalité technicienne.

2. Mentalité technicienne et désir de puissance.

Le signe distinctif le plus marquant de la mentalité technicienne est sans doute la foi inconditionnelle en le "Progrès", identifié à la poursuite du développement scientifique, technique et industriel dans la voie qu'il a suivie pendant les derniers siècles, avec l'extraordinaire accélération qu'on sait depuis la dernière guerre mondiale. Elle confond la poursuite plus ou moins aveugle de cette voie dans laquelle est lancée la société technique industrielle avec la créativité et l'apparition du "nouveau". La recherche et la poursuite de voies véritablement nouvelles est rejetée dès lors comme un "retour en arrière", et caractérisée par des épithètes telles que passéisme, obscurantisme, mysticisme, tendances réactionnaires voire fascistes, retour au Moyen-Age ou à l'Age des Cavernes ou à la pensée prélogique, etc...

La racine profonde de la mentalité technicienne se trouve peut-être dans l'exaltation, dans la société occidentale (1) et de nombreuses autres qui l'ont précédée, de la puissance comme valeur suprême, et de notre désir de domination sur d'autres personnes, ou sur la nature (2), ou sur des parties de notre moi, considérées comme répréhensibles. La stratification sociale, l'encouragement systématique de la compétition, mécanisme normal de la sélection sociale, comme base des relations entre personnes, sont des aspects de cette valorisation de la puissance; il en est de même de la consommation comme signe extérieur de la position sociale et comme moyen d'autovalorisation. La recherche du profit, de la propriété notamment celle des moyens de production), ne sont que des moyens pour assurer la puissance. Ces moyens ont tendance dans la société technicienne à être supplantés de plus en plus par la situation occupée dans la "technostructure", assurée elle-même par un savoir ou un savoir-faire spécialisés.

3. L'aliénation culturelle.

De tous nos moyens de connaissance, l'intellect, c'est à dire la faculté d'analyse rationnelle méthodique, est apparu au cours des temps comme le plus approprié pour nous assurer la domination sur la nature ou sur autrui, en donnant naissance notamment à des technologies de plus en plus efficaces. Aussi la mentalité technicienne s'accompagne d'un culte plus ou moins exclusif de la raison, au détriment d'autres moyens de connaissance "globaux" : perception sensorielle, intuition, sensibilité (affective, esthétique), expérience mystique ou spirituelle, ou toute autre forme de connaissance procédant d'une perception directe de l'objet de la connaissance par notre unité profonde avec cet "objet". D'ailleurs, de plus en plus au cours des derniers siècles, la raison a été identifiée à l'application d'une certaine méthode de connaissance, à savoir celle des sciences expérimentales et déductives, méthode posée en un absolu. Dès lors, la seule connaissance valable est celle qui est justiciable de ces méthodes, le savoir technicien, c'est à dire l'ensemble des connaissances et des techniques d'experts, accumulées au cours des années dans les livres de nos bibliothèques, dans les cours de nos universités, et dans le savoir-faire de nos techniciens de tous ordres (scientifiques, médecins, économistes, sociologues, autorités religieuses, administrateurs, experts financiers, politiques ou militaires). Ainsi de plus en plus, le savoir et la technique sont conçus comme des valeurs absolues qui préexisteraient à nous, les sujets, et ils nous deviennent de plus en plus étrangers. Cette aliénation fondamentale se trouve glorifiée au nom de l'objectivité scientifique. De plus en plus, le "savoir" devient incapable de satisfaire encore la fonction première de toute connaissance, qui est de nous donner une image cohérente et globale du monde, c'est à dire de nos relations avec les autres personnes et avec notre milieu naturel, nous permettant d'agir sur ces relations suivant nos finalités propres. Le savoir technicien est devenu une autorité autonome, détachée du sujet, sorte de Dieu impersonnel dont les Experts seraient les oracles légitimes. Ainsi se trouve satisfait, dans la mentalité technicienne, ce désir de soumission propre aux sociétés autoritaires, négatif inséparable du désir de domination qu'elles exaltent (3).

4. L'aliénation du travail.

La mentalité technicienne est le préalable indispensable pour le fonctionnement de la société technicienne, qui à son tour la perpétue. Au niveau de la pratique, l'aliénation culturelle qu'elle assume se traduit par l'aliénation du travail: la signification de notre travail nous échappe à peu près totalement, depuis notre apprentissage scolaire, de l'école primaire à l'université, jusqu'à l'exercice d'un métier, qu'il soit manuel ou intellectuel. Sur le plan purement technique, cette signification devient incompréhensible à cause de l'enchevêtrement inextricable, à l'échelle planétaire, des milliers

de processus de production, de répartition, de commercialisation, de développement... qui interviennent dans le moindre ingrédient de notre vie de tous les jours, et dont notre travail est, au mieux, une parcelle infinitésimale. Sur le plan des motivations personnelles, le travail n'a d'autre rôle le plus souvent que de nous assurer un salaire. Mais ce rôle, ainsi que son rôle d'd'arme dans la compétition sociale sont souvent masqués, et parfois sublimés par l'éthique de la valeur du travail pour lui-même, indépendamment de son contenu ou de sa finalité (qui en tout état de cause nous échappent). C'est là un aspect du culte de la productivité pour elle-même, ou celui de l'efficacité sans souci des fins poursuivies. Dans le cas particulier de la production scientifique, ce culte a pris le nom pompeux d'éthique de la connaissance, qui fait pendant au stakhanovisme stalinien sur le plan du travail manuel. Tout comme le savoir technique, le travail dans la société technicienne perd sa signification, à mesure qu'il s'éloigne de sa fonction première: servir à la satisfaction de besoins ou de désirs évidents et concrets chez nous-mêmes, chez nos proches, ou chez des membres déterminés d'une communauté dont nous faisons partie. Alors que la finalité déclarée de la société technicienne est de nous affranchir de "l'esclavage du travail", elle nous enfonce de plus en plus dans la conception d'une opposition "travail-loisirs", le travail étant considéré comme un mal nécessaire, qu'il convient de soustraire de notre vie comme un temps mort au bénéfice de la société. (4). Son rêve ultime est la "société cybernétique", c'est à dire la société entièrement automatisée, où notre vie active toute entière serait réduite aux "loisirs".

5. Fonction sociale du travail.

La mentalité technicienne s'accroche obstinément au mythe de la fonction sociale ("objective") utile du type de travail promu par la société technicienne, et méconnaît entièrement ses deux fonctions sociales véritables, qu'il qu'il s'agisse du travail dans l'école, dans l'atelier ou au laboratoire. Sur le plan pratique, il est un instrument de sélection, de stratification sociale, permettant de déterminer la place de chacun dans la hiérarchie sociale, d'après des critères "objectifs" (donc inattaquables à l'intérieur du système) de mérite du point de vue des dons ou des compétences techniques. Sur le plan psychique, il est un instrument pour nous soumettre à un savoir et à un savoir-faire qui nous sont étrangers, un moyen d'annihiler notre créativité, une école de passivité. Ecole aussi du mépris de nous-même, de notre expérience personnelle avec toute sa richesse subjective, de nos capacités de perception du réel, au bénéfice de théories, de doctrines ou d'idéologies "objectives", d'où nous-même sommes invariablement exclus.

6. La mentalité écologique.

Elle reconnaît la société technicienne comme une monstruosité et la mentalité technicienne comme une maladie infantile de notre espèce. Au lieu de nous considérer comme seigneurs et maîtres de la nature, nous avons conscience d'en être une partie intégrante, dépendant pour notre épanouissement comme pour notre survie du réseau infiniment complexe et harmonieux de la riche multitude de plantes et d'animaux, de collines, de plaines et de cours d'eau, de sols et de mers, du jeu du soleil, du vent, des nuages. De même, devant les sociétés et les cultures humaines, nous ne nous sentons plus dans le rôle de démiurges ou d'ingénieurs qui les façonneraient à leur gré, que ce soit à titre de savants sociologues, de politiciens ou de membres d'une "avant-garde" révolutionnaire. Nous réalisons que nous sommes nous-même partie intégrante de la société qui nous environne, au même titre que toutes les autres personnes qui en font partie, ayant chacune sa personnalité propre, ses conditionnements culturels et personnels, mais aussi ses possibilités inconnues de liberté créatrice, qui s'expriment et parfois explosent à certains moments privilégiés. Nous pouvons parfois sentir ces moments, non pas les déterminer

ni les contrôler. La valeur suprême est l'épanouissement de la vie sous toutes ses formes infiniment diverses, y compris dans l'infinie diversité des personnes et des relations entre personnes, des sociétés et des cultures.

Nous reconnaissons les limites de toute méthode de connaissance, réalisant qu'aucune méthode ni aucun langage ne saurait enfermer les possibilités infinies de créativité qui sont dans nous-même comme dans toute vie. Sans récuser à priori aucun savoir ni aucune technique, nous subordonnons constamment l'un et l'autre aux exigences de la Vie, et en particulier à nos besoins et à nos désirs propres, dans le respect de la Vie dans son ensemble, tant dans le présent que pour les générations à venir. Cela nous amène à vouloir développer par nous-mêmes une connaissance et un savoir-faire qui soient ceux de nos propres besoins et désirs, au lieu de reprendre passivement à notre compte un corpus de connaissances qui nous seraient étrangères. Ainsi nous développerons une véritable connaissance du réel, de notre vie, dans une démarche d'emblée globale, intégrant toutes nos facultés de connaissance, sans les subordonner à une compréhension rationnelle ou formelle ni à aucune autre méthode quelle qu'elle soit. Nous évitons de nous faire les serviteurs d'une idéologie, d'une doctrine ou d'une méthode toute faite (fût-ce par nos propres soins), de voir ce qui est à travers les verres colorés que nous fournissent des idéologies, des doctrines ou des méthodes immuables. Nous nous méfions du besoin de certitude qui est en nous tous, à des degrés divers, comme d'un aspect du besoin de sécurisation, de la grande peur de la liberté, engendré par la civilisation technicienne. Notre seule "méthode" est l'observation vigilante du réel dans sa fluctuante mobilité, à commencer par nous-mêmes et nos relations à la nature et à autrui. Celles-ci seront caractérisées par la disponibilité, l'ouverture à la compréhension. Une telle attitude exclut les relations de domination ou de soumission, aussi bien sur le plan institutionnel que sur le plan intellectuel ou spirituel ou tout autre.

7. Subversion culturelle et révolution culturelle.

L'aliénation culturelle comme l'aliénation dans notre travail apparaissent aujourd'hui comme une réalité universelle de la société technicienne, présente sous des formes spécifiques dans toutes les classes de la société, touchant de façon plus ou moins profonde chacun de nous tous qui formons cette société. Ces aliénations nous enlèvent tout pouvoir véritable sur notre vie, et nourrissent en nous un sentiment d'impuissance, de dépendance totale vis-à-vis du système, de passivité, de non-créativité, de démission. Presque tous, nous avons conscience de façon au moins partielle, obscure parfois, ne serait-ce que de l'aliénation dans notre travail, refoulée incomplètement sous l'emprise de la mentalité technicienne dominante. Certains événements peuvent faire remonter ces aliénations à la surface de notre conscience, faire éclater au grand jour les contradictions de l'état présent, et précipiter ainsi en nous la crise de valeurs et le passage vers une mentalité écologique. Le but d'une action de subversion culturelle, est de contribuer à créer de tels événements, qui activent le mûrissement de la crise de valeurs. Nous croyons que le temps est mûr en France (et sans doute dans de nombreux autres pays) pour le développement d'un véritable mouvement de subversion culturelle, se propageant, telle une "réaction en chaîne" s'accélé-
rant progressivement, dans les points chauds de la société: lycées, facultés, écoles techniques et professionnelles, maisons de jeunes, paysans spoliés et chassés de leurs terres, citadins soumis aux mille tensions croissantes de la vie urbaine, ouvriers, techniciens, scientifiques en chômage... Nous assistons dès aujourd'hui aux débuts d'un tel mouvement de subversion, mené en ordre dispersé par de nombreux groupes, dont Survivre et Vivre, partis des motivations les plus diverses pour aboutir à des mises en cause étonnamment convergentes. Ce mouvement pourrait devenir peut-être un des catalyseurs qui vont préparer la voie à la prochaine révolution culturelle en France ou ail-

leurs, approfondissant l'évolution qui s'est faite dans le même sens au cours et depuis la révolution culturelle de Mai 1968. Pour nous, une révolution culturelle n'est autre chose que le processus déclenché par l'éclatement collectif, plus ou moins simultané, d'un grand nombre de "révolutions personnelles" plus ou moins complètes, dans le sens général d'un passage de la mentalité technicienne vers une mentalité écologique, impliquant une transformation globale dans le même sens dans les relations entre les gens.

8. Critères d'une action de subversion culturelle.

Il ne suffit pas de vivre en communauté, ou de développer dans son coin des technologies légères adaptées à une société post-industrielle, ou de faire de l'agriculture "biologique", ou d'écrire des articles ou des livres sur la subversion culturelle, ou de distribuer des tracts soi-disant subversifs, pour faire de la subversion culturelle. Nous participons à une action de subversion culturelle lorsqu'il y a changement dans les relations entre des personnes, dont nous-mêmes, ou entre ces personnes et leur environnement. La subversion culturelle ne peut être garantie par l'application d'aucune recette, d'aucune méthode quelle qu'elle soit. Elle n'est pas la conséquence d'une simple démarche théorique, si brillante ou si juste soit-elle, ou d'un mode opératoire dans lequel nous resterions étrangers à la réalité que nous désirons transformer. Une action de subversion culturelle implique dans sa totalité la personne de celui qui en prend l'initiative, et est donc nécessairement une action collective. En ce sens, il serait impropre de dire que quiconque d'entre nous "fait" une action de subversion culturelle, nous devrions dire plutôt que nous "participons" à une telle action avec d'autres, acteurs parfois réticents, plus ou moins conscients du caractère subversif de l'évènement auquel ils participent: il y a subversion culturelle lorsqu'il y a transformation de la Vie par un vécu collectif.

La subversion ne peut se faire que dans une approche globale, qui implique dans sa totalité celui qui s'en veut le ferment. Nous ne transformons rien si nous prêchons la libération sur nos lieux de travail ou dans des salles de conférences, tout en restant répressifs dans notre famille ou vis-à-vis de nos élèves ou de nos subordonnés, ou de nous-mêmes ou en restant enfermés dans la prison d'une autorité rigide, que ce soit celle d'une personne (fût-ce la plus estimable) ou d'une idéologie ou d'une doctrine ou d'une religion ou de nos propres habitudes. A cause de ce caractère global, total, de la subversion culturelle, celle-ci ne semble guère pouvoir s'accorder avec un caractère clandestin: tout acte de subversion culturelle est par essence un acte public.

Un des caractères essentiels d'une action de subversion culturelle est son effet de déconditionnement sur ceux qui y participent, vis-à-vis des systèmes de référence auxquels nous sommes conditionnés. Pour sauvegarder ce caractère, nous avons intérêt à refuser avec la plus grande vigilance de nous laisser entraîner dans des discussions de caractère exclusivement technique et remettre constamment en cause le terrain même du système, c'est à dire les valeurs qui lui servent de fondement. Il est clair qu'un tel déconditionnement est impossible en faisant appel à de nouveaux conditionnements qui s'opposeraient aux anciens, par exemple en utilisant les moyens même du système que nous récusons, tels que des slogans imprimés ou scandés à voix haute, ou l'appel à une rhétorique quelconque, dont nous attendrions des effets par une action purement mécanique déclenchant des réflexes acquis par nos conditionnements passés. Une telle façon de procéder mettrait certains d'entre nous en position d'opérateurs, manipulant d'autres personnes comme des objets, et institue par là des relations aliénantes incompatibles avec tout déconditionnement, toute libération.

Un acte de subversion culturelle peut consister en un sourire, en un ges-

te, en une intonation de voix, comme dans un changement délibéré et permanent de certains éléments de notre vie et de notre travail. C'est avant tout un acte de liberté, de créativité, ayant un effet libérateur sur tous ceux qui y participent.

9. Signification politique de la subversion culturelle.

Les structures en place et leurs modes de fonctionnement, ainsi que les habitudes acquises par la masse des gens, sont d'une inertie immense qui s'oppose à tout changement rapide sur ces plans. Aussi, ne nous faisons point d'illusions: pendant un temps plus ou moins long, de l'ordre peut-être de quelques années au moins, il faut s'attendre à ce que la plupart des actions destinées à changer le système soient vouées à l'échec, au sens technique du terme: qu'il s'agisse de la lutte contre l'installation d'une centrale nucléaire, ou contre l'extension d'une autoroute, ou contre des mesures répressives provenant des pouvoirs publics, le but technique fixé (suppression des projets de centrale ou d'autoroute, recul de la répression politique) seront rarement atteints. Pour nous, le principal critère de valeur de telles actions se trouve beaucoup moins dans le but technique poursuivi ou dans les chances de succès de l'atteindre, que dans le caractère subversif de l'action. Dans cette optique, les relations que cette action va instaurer entre ses participants actifs ou passifs forment le caractère essentiel de toute action politique. C'est en effet la nature de ces relations qui va déterminer si cette action aura tendance à renforcer les conditionnements acquis, ou aura au contraire une influence libératrice, déconditionnante, contribuant à l'approfondissement de la crise de valeurs et à la progression de la "mentalité écologique". Une fois atteint le point de rupture collectif marqué par une prochaine révolution culturelle, on peut s'attendre à des changements de structures ou de fonctionnement qui aillent plus loin que de simples égratignures sur la carapace blindée de la société technicienne (capitaliste, bourgeoise, de profit, de consommation, industrielle et tout ce qu'on voudra...). Nous pensons que toute révolution politique qui ne serait pas en même temps, et principalement, une révolution culturelle, est un tour pour rien dans la roue de l'histoire.

10. La subversion par la parole.

L'évolution de Survivre (devenu Survivre et Vivre!) depuis ses débuts nous semble une image fidèle de la crise de valeurs universelle, et de la direction irréversible que celle-ci assume dans le sens d'un passage à une mentalité écologique. De plus en plus, notre action peut se caractériser comme une action de subversion culturelle, surtout depuis notre éditorial "La Nouvelle Eglise Universelle" (dans Survivre n° 9) battant en brèche les mythes de l'idéologie scientiste (5). Ainsi, depuis nos débuts mais avec un écho croissant en même temps que croît le nombre de nos amis qui s'y associent, nous avons organisé des réunions-débats dans les milieux les plus divers: facultés, centres de recherches, lycées, lycées techniques ou agricoles, "grandes" écoles, maisons de jeunes, librairies, écoles communales... Dans chacun de ces débats, annoncés sous les titres les plus divers, partant sur les préoccupations les plus diverses: la pollution, la science et la technique, science et société, le scientifique et l'armée, le problème paysan, le rôle de l'école, le mouvement communautaire... se trouvent finalement passés en revue et discutés de façon plus ou moins approfondie un bon nombre des aspects principaux de la présente crise de civilisation. Depuis quelques mois, nous recevons un nombre croissant de demandes pour animer de tels débats, notamment à la suite de nos interventions en Province et à Paris. Depuis quelques semaines on voit des amis anciens ou nouveaux en Province prendre spontanément en charge l'extension du mouvement de "subversion par la parole" dans

leur propre région, permettant au groupe parisien de fonctionner de plus en plus comme simple groupe local pour la région parisienne. Alors que beaucoup de groupements amis restent partiellement inhibés, dans leurs critiques, par les mythes de la Science et de l'Expert, leur évolution et leurs actions vont manifestement dans le même sens que nous. Notons ici l'action subversive de groupes d'ethnologues, comprenant nos amis Jacques Cochin à Rennes et Robert Jaulin à Paris, alertés par le caractère ethnocide (6) de la civilisation technicienne. Dans le même sens, nous avons eu connaissance de plusieurs groupes d'amis qui envisagent pour cet été des tournées dans les villages, où des expositions itinérantes sur l'ethnocide paysan, des films, des représentations théâtrales ou musicales, etc... seraient l'occasion de discussions avec les paysans sur le problème paysan et les possibilités d'une Renaissance du Village. Dans tout ceci, il y a l'amorce d'un mouvement plus ou moins systématique de subversion par la parole, correspondant à un profond besoin, conscient chez un nombre croissant de gens, de sortir de leur isolement culturel. Le principal but du présent article est d'encourager tous les lecteurs à s'associer activement à ce mouvement, en participant à l'organisation et à l'animation de débats et d'échanges dans leur propre milieu. Pour assurer un minimum d'organisation sans tomber dans le centralisme, il serait utile que les amis de Province disposés à grouper les demandes d'intervention dans leur région nous fassent signe, pour que les personnes intéressées puissent s'adresser directement à eux.

11. Caractères d'un débat subversif.

La nature subversive d'un débat est déterminée moins par ce qui y est dit par les "animateurs" que par les relations qu'il instaure entre ses participants, donc par l'ambiance qu'il crée. Un critère essentiel, c'est que cette ambiance soit propice à ce que tous les participants s'expriment, que la parole cachée en chacun de nous sorte, faisant éclater notre propre vérité. On s'aperçoit très vite que c'est là la difficulté principale, à cause des conditionnements puissants qui nous incitent à mépriser et à tenir caché à tous (à commencer souvent par nous-même) tout ce qui nous touche de façon personnelle et profonde. D'où, dans chaque débat public, la tendance incoercible chez chacun de porter la discussion sur tout ce qui est éloigné de nous: de parler en termes de théorie abstraite au lieu de notre expérience vécue, du Tiers-Monde au lieu du pays dans lequel on vit, de l'ouvrier d'usine lorsqu'on est soi-même un intellectuel... Le plus souvent le véritable débat ne s'instaure qu'après que la séance a été levée et que la réunion se scinde en petits groupes de deux, trois... voire dix personnes.

Un autre écueil à la création d'une ambiance propice à la parole de tous vient de la structure hiérarchique qu'a tendance à prendre tout débat ou discussion. Cela provient souvent de la position particulière qu'y occupe l'animateur invité. Ainsi il arrive facilement que le débat prenne la forme de "questions" posées à l'invité (j'allais dire à l'orateur), qui prend dès lors figure de l'arbitre compétent, de l'homme sage qui tranche. Il est plus facile d'éviter cet écueil et d'obtenir un débat vivant lorsqu'il y a plusieurs animateurs simultanés, qui à tour de rôle et suivant l'inspiration du moment donnent la réplique aux interventions provenant des participants dans la salle, chacun suivant son éclairage personnel propre; le mieux étant que la réplique vienne des participants dans la salle tout autant ou plus que des animateurs. Un autre écueil est que le débat s'enlise dans une discussion entre les animateurs et une ou plusieurs personnes dans la salle rompues aux joutes oratoires; le débat alors a grande tendance à passer par-dessus la tête des gens. Une telle situation provient souvent de la peur quasi-panique que peuvent avoir certains d'entre nous de laisser s'instaurer un silence, que nous nous hâtons de combler à tout prix par un flot de paroles. L'expérience montre pourtant que c'est du silence détendu

que naît le plus aisément la parole de vérité. C'est également dans les débats où le visiteur ou les visiteurs ont parlé le moins, où ils se sont le plus effacés, que le travail se fait le plus en profondeur. La présentation préliminaire de thèmes de discussion s'avère même souvent superflue, surtout lorsque le nombre des participants est faible, ne dépassant guère la cinquantaine; il est souvent possible alors d'entrer dans le vif du sujet par une sorte de conversation impromptue impliquant la totalité des participants. Une telle ambiance propice est beaucoup plus rare lorsque le nombre des participants est plus élevé, et il est difficile alors d'éviter que le débat prenne une allure décousue, voire chaotique, qui laisse les participants sur leur faim, souvent même après que le débat se soit scindé en groupes plus petits; mais ce sentiment de frustration même qui accompagne et suit de tels débats nous semble souvent le signe d'un fécond travail de maturation chez les participants, travail dont la réunion n'aura été qu'une amorce ou une étape. En tous les cas, que le nombre des participants se limite à deux ou qu'il approche de mille, l'expérience nous démontre amplement que le débat est d'autant plus "subversif" et fécond, que l'animateur aura su jouer un rôle de simple catalyseur pour la parole de tous. Cela implique notamment qu'il s'abstient de vouloir convaincre à toute fin les autres de la justesse de ses propres vues, si brillantes soient-elles, et d'utiliser les moyens rhétoriques pour les faire accepter. La brillance et la rhétorique ont en effet pour principal effet d'écraser l'interlocuteur, ou de le placer dans une situation qu'il ressent comme une agression, de sorte que s'instaure (souvent à l'insu de tous) une ambiance d'antagonisme qui bloque toute communication véritable. Si nous voulons devenir des ferments subversifs, il est beaucoup plus important que nous apprenions à écouter qu'à parler.

Lorsque cela est possible, il est préférable d'organiser un débat subversif de telle sorte qu'il n'y ait pas de limite de temps pour le poursuivre aussi longtemps que le besoin en est ressenti. Il arrive que les discussions se poursuivent en petits groupes pendant de nombreuses heures, parfois après le départ même des "conférenciers" qui peut passer quasi-inaperçu. Il est bon de lever la séance pour inviter à la formation de groupes, dès que la discussion générale commence à s'effilocher, notamment par suite de la formation spontanée de groupes conversant à voix basse pendant la poursuite des débats; lorsque le temps est limité, il peut être préférable de lever la séance même avant, pour permettre à des conversations et des relations personnelles de se nouer dans les limites de temps disponible. Quant à la préparation du débat, et son annonce par des tracts, affiches, etc... il est sans doute à peine besoin de dire qu'il faut éviter absolument de vouloir attirer un large public par l'étalage de titres et de compétences réelles ou supposées d'un conférencier, méthode qui n'est que l'effet de nos propres conditionnements et de notre paresse d'esprit. L'appel à leur propre imagination permettra aux organisateurs de réunir tous les gens qui peuvent être réellement intéressés, en faisant par exemple éclater dans leur annonce, par l'image ou par le texte, certains aspects particulièrement flagrants de l'aliénation générale.

Le Comité de Rédaction
de Survivre et Vivre n° 12

Notes.

(1) La "société occidentale" dont nous voulons parler a sans doute pour berceau l'orient grec et égyptien; par le pouvoir qui lui est venu des méthodes de connaissance scientifique, la civilisation qu'elle a engendrée a fini par conquérir la totalité de la planète.

(2) Celle-ci se trouve clairement posée aussi bien dans la Genèse, que dans le Discours de la Méthode de Descartes.

(3) De nombreux camarades anarchistes, surtout parmi les anciennes générations,

Tout en déclarant repudier tout principe d'autorité (y compris tout tabou sexuel ou religieux), trouvent un substitut dans le culte très explicite qu'ils vouent à la Raison, identifiée souvent au savoir scientifique ou technique, comme moyen de nous rendre maîtres de la nature, conçue comme servante docile de l'homme. Notons que l'opposition entre mentalité technicienne et mentalité écologique a tendance dernièrement à prendre la forme d'une opposition entre générations: celle de la "vieille garde" syndicaliste, et celle issue de Mai 1968.

(4) Sauf cas exceptionnel de compensation, lorsque "l'éthique du travail", nous permet de trouver dans notre travail un plaisir et un épanouissement relatifs, sans souci de sa finalité sociale.

(5) L'idéologie scientiste peut être définie comme l'idéologie implicite de la société technicienne, qui sous-tend la "mentalité technicienne". Ses principaux "mythes" sont l'identification de la connaissance à la connaissance scientifique; l'affirmation que celle-ci est en mesure de résoudre tous les problèmes qui se posent à nous, et que seul l'Expert (seul ou collectivement) a autorité pour donner un avis fondé sur toute partie de la réalité relevant de sa compétence.

(6) On appelle ethnocide la destruction d'une culture sous l'impact d'une autre, notamment de la civilisation technicienne.

... de subversion CULTURELLE

**DEVA
TIENT**



Qu'est-
des tas
leur
heures?
Qui peut
"France,
personnes
Qui permet
de se dé-

ce qui fait asseoir
de gens devant
télé pendant des

faire gueuler
France" à 20 000
ensemble?

aux nationalismes
clencher, aux ido-

latries de s'épanouir,
aux crapules de gagner
un fric fou?

Qu'est-ce qui mobilise

l'attention des peuples?

Qu'est-ce qui permet aux gosses des
guettos de rêver de gloire alors
que peut-être ils ne boufferont pas
le soir?

Qu'est-ce qui ravive les haines
et qui, pourtant, est la chose la
plus saine, la plus nécessaire à la
survie, la plus humaine?

J'en entends un qui dit l'armée..
On se demande ce qu'il fait à lire
Survivre, celui-là.

Bon, vous avez trouvé, le Sport...
Ouais, ça mérite réflexion. Alors
réfléchissons.

C'est vrai que c'est génial
le sport. C'est vrai aussi tout ce
que j'ai dit plus haut. Les demi-
dieux, les super-héros, les vail-
lants garçons et filles qui "dé-
fendent nos couleurs", ya même des
canards spécialisés pour eux. Et
même qu'ils se vendent beaucoup...

Ma is voila huit ans que je fais
du sport, voila huit ans que je
passe en moyenne six heures par se-
maine dans l'eau (et pas pour me
laver), que je me défonce à cha-
que entraînement et que j'y prends
un plaisir extrême.

Voilà, maintenant je suis grand
et fort et pas trop bête. On m'a dit
: t'aurais mieux fait de rester chez
toi pendant ce temps (deux mille heu-
res dans l'eau), à lire, à travail-

ler, pour l'école, à aller dans les M.J.O. à devenir un être sociable, à écouter de la musique.

Je réponds : la musique de ton coeur tu l'as déjà écoutée toi ? toi qui écoutes. beat, les meilleurs batteurs.

Va t'en faire de la musique en courant ou en nageant. Ecoute, y a le coeur que tu entends, que tu sens et c'est pas comme quand tu montes un escalier et que tu es essoufflé. Y a des gens qui s'affolent quand ils entendent le Boum Boum un peu trop fort. Ça les gêne qu'il y ait quelque chose qui bouge en eux.

Puis il y a les bras, rythme différent, les jambes, encore différent, et l'air qui rentre et sort, profond. Ça fait quatre rythmes différents superposés. C'est pas de la Musique ça ?

La musique c'est bon quand ça prend aux tripes. Crois moi, apprend à jouer de l'homme en tant qu'ins-

trument de musique ! ... et c'est toi le public.

La musique c'est bon quand c'est doux. Bon, ça va, ralentis, tu arrives à une bonne coordination ... Un homme, c'est parfaitement huilé, y a rien qui gratte, qui frotte. Le rythme du coeur est là, très doux, profond, très loin au fond de toi. Les jambes tournent. Tu sais ce que c'est que la beauté d'un mouvement répété 10 000 fois identique, précis réglé ; ça tourne, c'est tellement chouette !

Le désespoir, ça aussi tu l'apprends, tu le sens.

Le jeu ...

Les découvertes, le jeu gratuit, la passion pendant dix minutes, au bout d'un champs ou d'une piscine. C'est gratuit au sens humain du terme.

La défonce pour jouer, pour quelqu'un d'autre, pour toi ...

Le jeu, quoi .

Bernard SPORTES

n'est de l' expropriation plus c'est de l' extermination

M. Louis Hébrard était chef d'une petite exploitation maraîchère à Maisons-Alfort. Il a dû quitter la terre non parce que son exploitation n'était pas rentable, mais parce que la municipalité l'a exproprié. Le problème posé ici est donc celui de l'expansion des villes, de l'agglomération parisienne en particulier, qui stérilisent les sols et mangent les arbres. Est-ce le progrès?

Les Hébrard habitent un pavillon, toujours à Maisons-Alfort. Monsieur Hébrard raconte son expropriation et les conséquences de celle-ci avec beaucoup d'humour.

"Nous sommes maraîchers depuis trois générations. Mes parents étaient à Bagneux. Ils ont été expropriés en 1954. Sur le champ de mon grand-père, il y a maintenant l'hôpital Trousseau. Grand-père était Président-Fondateur de la Caisse de Crédit Agricole des Maraîchers de la région parisienne.

J'ai d'abord travaillé chez mon père. J'aurais voulu être chercheur, chercher je ne sais quoi, mais chercher. L'exploitation familiale c'est l'exploitation de la famille. Je me suis marié et me suis installé à Maisons-Alfort, dans une zone horticole protégée.

Mon exploitation faisait exactement 7437 m2 dont 6680 cultivables. C'était

une exploitation moyenne. Je produisais des primeurs. L'oignon Hébrard était le plus précoce de France. A Maisons-Alfort il y avait encore 45 maraîchers en 61-62, davantage à Créteil.

Je payais un loyer d'environ 42q de blé, c'est-à-dire d'environ 3000F, ce qui n'était pas très élevé. J'ai employé jusqu'à quatre ouvriers mais ordinairement j'en avais deux. Ma femme aidait aussi, et elle vendait aux Halles. Elle dormait trois heures par nuit, plus une heure après déjeuner. Mes ouvriers travaillaient en moyenne 10 heures par jour, moi 12 heures. On travaillait trop, on pensait trop à gagner de l'argent. Les maraîchers sont des prostitués du travail, et c'est un péché.

la carabine à la main

Dans ce métier il faut être méticuleux. On cultivait sous châssis. Mon seul engrais était le fumier. C'était naturel, biologique comme on dit maintenant. Je recherchais la qualité.

On vendait aux Halles. Il n'y avait pas de problèmes de débouchés. On vivait assez bien.

Nous avons été expropriés fin 70. On savait qu'on y passerait. J'étais le dernier maraîcher de Maisons-Alfort. Les immeubles entouraient notre terrain. Avant on pouvait voir le clocher de Créteil. Mais ça s'est fait de façon inélégante. La municipalité m'a envoyé l'huissier.

Maintenant il y a une tour de quatorze étages sur mon terrain. La démolition de la maison a été affreuse, pour mes enfants surtout. Ils ont gardé des pierres. On démolissait leur enfance, leur vie. La terre de mon champ a servi à faire un morceau du terre-plein de la Nationale 19. Les gosses y reconnaissent des jouets cassés. C'est le progrès sans doute.

Il y a encore un maraîcher à Créteil, il résiste sa carabine à la main.

Moi j'ai fait une dépression nerveuse. J'en connais qui se sont suicidés. Il ne faut pas leur jeter la pierre. Je le sais pour être passé par là.

On m'a donné douze millions de francs anciens pour dédommagements, dont trois millions pour les bâtiments. Pour se rétablir il faut cent à cent cinquante millions. A 44ans, avec cinq enfants, c'est impensable. Je ne savais que faire.

un cobaye

Pour nous aider à nous reclasser il existe un organisme, le C.N.A.S.E.A. (Centre National d'Aménagement des Structures des Exploitations agricoles.)

Je suis allé faire un stage au centre expérimental de Promotion Sociale de Troyes du 19 avril au 25 juillet 1971. C'est un centre prévu pour les mutants professionnels agricoles. Leurs tracts sont plus beaux que la réalité. Au point de vue matériel c'est correct: 14 pavillons, 140 chambres individuelles. Le réfectoire, c'est moyen. Nous suivons des cours de mathématiques, de français, d'administration, mais presque pas de sport, nous faisons des enquêtes (à la S.N.C.F. par exemple). Nous avons visité des usines.

Dans une usine je ne pourrais tenir, l'individu est devenu un numéro. L'équipement audio-visuel n'existe que dans la publicité pour le centre. Le Directeur, on ne le voyait jamais. Personne n'essayait de comprendre nos problèmes. Les cours sont gratuits. La pension s'élevait à 12F par jour mais nous touchions une indemnité 520 heures payées au S.M.I.C. pour 624 en réalité.

J'avais l'impression d'être un cobaye. Et on nous faisait sentir notre état d'infériorité, par exemple en nous disant qu'on coûtait 30 000F. C'était parfois un peu dégradant pour des adultes.

D'après les tests, j'étais destiné à faire du revêtement de sol, ce qui ne m'inspirait guère. Mon cas n'était pas résolu. Mais le passage au Centre m'a assuré une transition nécessaire, m'a fait oublier un peu mon exploitation. J'en suis satisfait à 65%. Ma naïveté paysanne s'est trouvée confrontée à l'instruction. Je pense à Montesquieu qui a écrit:

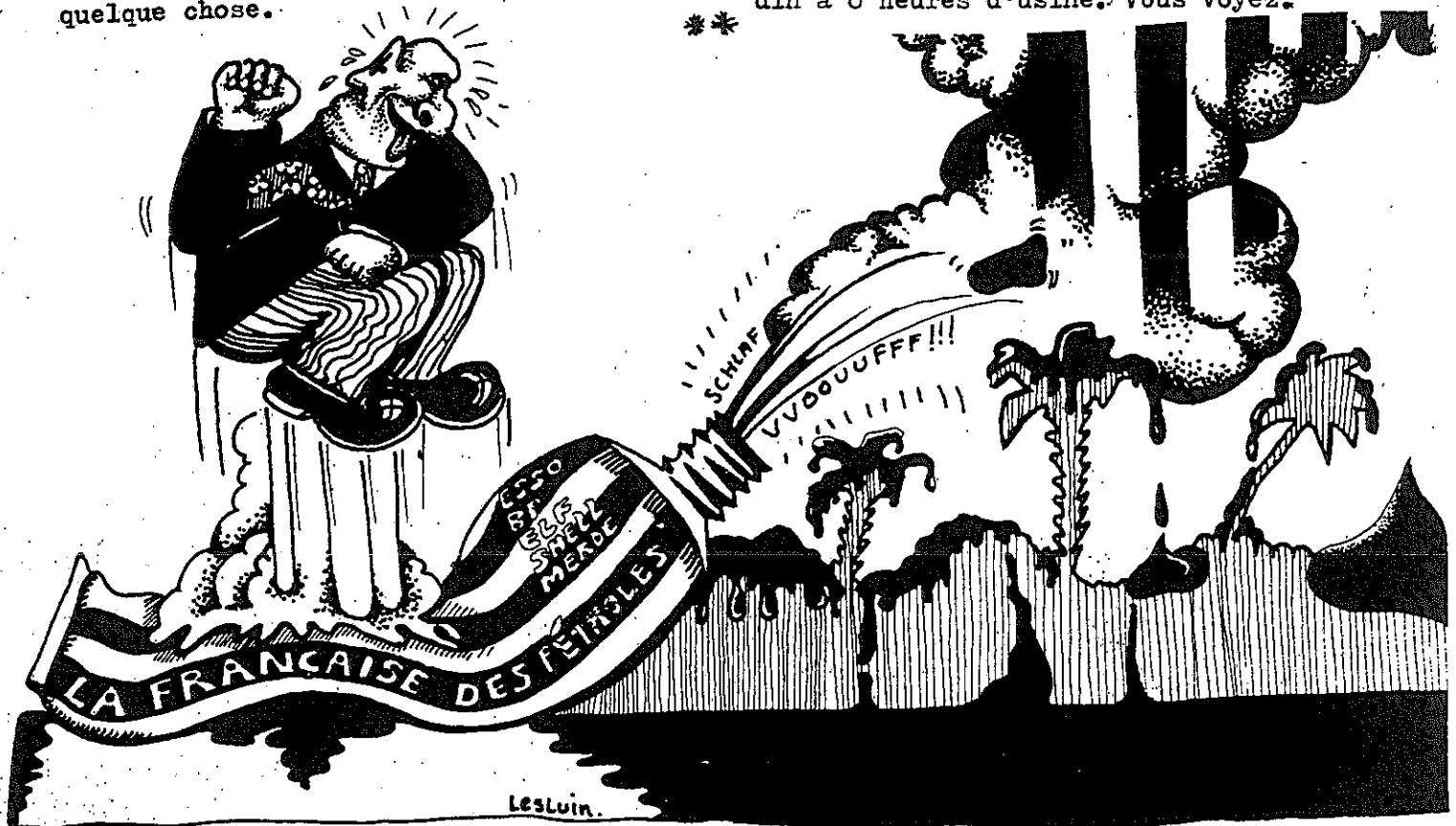
"J'aime les paysans car ils ne sont pas assez intelligents pour raisonner de travers."

l'étranger

Chez Clause (les graines) on m'a proposé une place de technicien-vendeur dans un garden-center. J'ai continué à chercher. Je me suis adressé au Crédit Agricole. Ils me connaissaient car j'avais eu de gros ennuis au début de mon exploitation (avec la grêle notamment). Et puis Grand-père m'a servi: je leur ai rappelé. Ils m'ont engagé. Je suis coursier depuis le 17 août. C'est vraiment le premier échelon, un peu vexant, humiliant, les coursiers sont des chiens. Moi ça va, on m'appelle: "M. Ile-de-France". Je suis des cours le lundi soir, le mercredi soir et le vendredi soir pour obtenir mon C.A.P. de banque. Nous vivons moins bien. Pour mon fils aîné je suis devenu: "l'étranger". Si je reste à cette place j'obtiendrai une prime de 8000F à condition de ne pas retourner à la terre avant cinq ans. Je préférerais l'enfer de mes salades.

Nous vivons dans un pavillon et nous étouffons. Que serait-ce dans un appartement? Non au béton, l'homme n'est pas fait pour vivre dans les cailloux! Dans notre jardin, on respirait. Ils nous le disaient aussi certains de nos clients, comme Wadoux, quand ils pénétraient chez nous, étonnés et contents de trouver la campagne dans la ville. Je fais construire, nous allons déménager pour habiter près d'Etampes, près des arbres, et pouvoir cultiver quelque chose.

Ce n'est pas de l'expropriation, c'est de l'extermination. Bien sûr notre liberté était celle de se crever au boulot. Nous étions trop individualistes. Nous vivions séquestrés dans nos jardins. Mais j'avais le ciel pour plafond. Notre travail était trop saisonnier: après la Course des Grands Prix l'année était finie. Cependant je veux garder un contact avec la terre. Avant notre mariage ma femme travaillait en usine: elle préfère 10 heures de jardin à 8 heures d'usine. Vous voyez."



Recherche en "Technologie intermédiaire et douce" au Centre de Pazanam...

Le Centre de Pazanam s'est fixé pour but la mise au point de solutions de rechange au développement rural tel qu'il est pratiqué actuellement, le machinisme agricole et l'agriculture chimique n'étant pour les paysans du Tiers-Monde - et de chez nous - qu'une occasion d'asservissement et de déculturation.

La formation pratique s'adresse aux candidats au développement rural dans les régions pauvres et à ceux qui optent pour l'Alternative.

Les activités seront menées en collaboration suivie avec les communautés et autres représentants du Mouvement de Survie en France et à l'étranger.

Le Centre se compose d'une maison particulière avec eau courante, électricité, et un atelier polyvalent moderne dans le hameau de Pazanam, et d'une ferme en location avec 1,5 ha de terre attenante, un atelier rustique, sans électricité ni eau courante dans le hameau de La Ribeyre. Les deux bâtiments sont situés dans la commune des Assions, près des Vans, dans le sud de l'Ardèche, non loin de la rivière Chassezac.

Adresse postale :

Philippe ARRETEAU, Le Pazanam,
07 - LABLACHERE.



LE LIVRE DU MOIS : *J. Illich*

"Une société sans école" ⁽¹⁾

L'école : lieu de la transmission d'une génération à l'autre du savoir accumulé par l'humanité ? instrument de démocratisation de la société par les possibilités qu'elle offre (ou devrait offrir) à tous ? A ces conceptions très répandues, I. Illich en oppose une toute différente : l'enseignement scolaire comme mainmise par la classe dirigeante sur la fonction sociale de préparation de jeunes à la vie.

Les attaques de Illich contre l'enseignement tel qu'il est donné dans les établissements d'éducation se situent dans le cadre d'une critique beaucoup plus générale des institutions qui, au lieu d'être librement utilisées par l'homme, se transforment en obligation de consommer tel ou tel produit (médecine, logement, circulation, etc.). Ces institutions fonctionnent au service de la productivité (de biens matériels ou de services), à laquelle Illich oppose la convivialité, c'est à dire l'accent mis sur la créativité et les relations humaines. Je n'entre-rais pas ici dans la discussion de ce point de vue d'ensemble, sur lequel il y aurait d'ailleurs lieu de revenir dans *Survivre* (2); je me contenterai pour aujourd'hui de parler de ce que Illich dit de l'institution enseignante.

*
* * *

Quel est donc le rôle que joue l'école, et qui la rend si nécessaire à la conservation de l'ordre établi (par les riches et les puissants) que les budgets de l'éducation s'accroissent démesurément dans tous les pays, développés ou non ?

Tout d'abord les jeunes - enfants ou étudiants - y apprennent que la vérité est ce qui sort de la bouche d'un maître et non ce qu'ils peuvent découvrir par eux-mêmes. Ils entrent donc dans la vie adulte tout prêts à admettre que les décisions soient prises par les hommes "compétents", c'est-à-dire par ceux que les autorités constituées qualifient de tels. Le C.E.T. est la préfiguration de l'usine, dans laquelle le petit chef vient tout naturellement prendre la suite du professeur, aussi bien dans sa fonction d'énoncer ce qui doit être fait que par le respect qui lui est dû. Quant au C.E.G., au lycée et à l'université, ils sont appelés à instiller dans l'esprit de ceux à qui une parcelle d'autorité sera confiée une adhésion intérieure profonde aux normes sociales et culturelles en vigueur. Le cadre moyen doit assurer les détails d'exécution des ordres qui lui parviennent en termes généraux des niveaux supérieurs. Pour l'ingénieur, l'ingénieur en chef succède au professeur dans le rôle de celui qui sait; pour l'ingénieur en chef, c'est le P.D.G.; etc. etc. C'est à l'école qu'il appartient de façonner ces rouages efficaces de l'activité sociale, d'une part en valorisant le comportement du "bon élève", d'autre part en implantant par sa fonction répressive les sentiments nécessaires de culpabilité à l'endroit de toute transgression des normes reconnues. "Un élève a-t-il l'abilité de profiter de quelque aide extérieure à un examen, écrit Illich, et le voilà hors la loi, corrompu, sa valeur personnelle mise en doute".

L'école ne fabrique pas seulement des producteurs disciplinés, elle crée également les consommateurs dont le rôle fondamental qu'ils jouent dans le fonctionnement du système est de plus en plus généralement reconnu. La culture est en effet fournie à l'élève sous forme toute préparée, comme le sont les produits que l'industrie nous livre et que la publicité nous persuade d'acheter; et l'élève est obligé de consommer cette culture. Il s'habitue ainsi à dépendre entièrement des institutions qui prétendent satisfaire ses besoins, et à accepter la consommation plus ou moins obligatoire qu'elles lui imposeront (vivre en H.L.M., "consommer" des transports pendant deux heures par jour, etc. etc.). Plus profondément encore, il sera prêt à entrer dans le jeu de la consommation comme créatrice de statut social, dans lesquelles objets matériels sont moins destinés à un usage particulier qu'à être des signes indicatifs de l'appartenance à une certaine classe sociale ou du désir d'accéder à un niveau supérieur. En dépit des déclarations lénifiantes des enseignants, la "culture" ingurgitée a, en effet, pour objet à peu près unique non pas d'ouvrir la voie à une vie plus large, mais de permettre l'accès au diplôme qui sera non seulement la condition nécessaire pour entrer dans la vie professionnelle, mais aussi et peut-être surtout le signe que l'on a atteint un certain échelon de l'ascension sociale. Pour mesurer à quel point cette première fonction des examens passés s'efface devant la seconde, il n'est que de se souvenir à quelle vitesse les "connaissances" acquises au cours de l'année scolaire s'effacent une fois sautée la barrière de fin d'année. Les programmes de l'enseignement secondaire au supérieur, en ignorant systématiquement tout ce qui pourrait rattacher l'enseigné aux réalités de sa vie quotidienne, confirment encore le caractère de pur signe conventionnel du succès ou de l'échec aux examens. Ils ne cherchent même pas, comme ceux de l'enseignement technique, à fournir aux entreprises un matériel humain

adapté à ce qu'on attend de lui sur le plan technique; ils ont au contraire pour effet de manifester par la voie des examens le caractère irréel et interchangeable des signes qui marquent la stratification sociale.

Mais, si les examens ne portent pas sur un savoir réel, ils sont importants pour l'idéologie dominante en ce qu'ils font entrer dans la pratique sociale l'idée que tout se mesure : la note au bachelot préfigure le chiffre ultérieur du salaire; tous deux expriment par un nombre la valeur d'une personne. La justice devient alors une affaire de cohérence d'évaluations numériques : en assurant que chacun occupe dans la société la position que justifie son mérite, - apprécié par les enseignants, mesuré par les examens, un ordinateur pourrait, à la limite, garantir le fonctionnement d'institutions "objectivement" équitables. Ainsi se trouvent une fois de plus traduits dans la vie quotidienne les principes de la gestion scientifique de la société.

L'examen évalue la capacité de la mémoire à reproduire un certain nombre de tours de main - dans le technique - ou de tours de phrases - dans le secondaire, qui ont été absorbés de manière entièrement passive. Ce à quoi ils préparent encore le mieux, c'est à passer d'autres examens. La nécessité de s'y préparer contribue à faire des études scolaires une absorption de faits bruts, donnés et reçus comme incontestables. Mais elle y contribue seulement : même sans le couperet de fin d'année, la nécessité d'instaurer le respect dû au maître - dont les assertions doivent être indiscutables - se conjugue avec la vogue présente de l'idéologie scientifique pour évacuer tout ce qui pourrait donner lieu à contestation ou à discussion. Que le soufre fondu à 113 degrés, voilà qui se discute d'autant moins que personne ne s'y intéresse; et le professeur de lettres ne laisse pas de tout faire pour compenser un certain complexe d'infériorité vis-à-vis des vérités bien assises que prodigue son collè-

que scientifique; heureusement pour lui, il peut avoir recours aux règles de grammaire, aux dates de naissance ou de mort des grands écrivains, aux différences bien attestées par la critique entre Corneille, Racine et Molière.

Il est vrai que la pédagogie moderne essaye de rompre avec le caractère formel et abstrait de l'enseignement. Toute une série de recherches visent à faire participer l'élève au mouvement spécifique de la matière enseignée. On cherche par exemple à greffer l'enseignement des sciences sur les facultés d'observation de l'enfant, à faire participer toute la classe à la recherche du contenu d'un texte littéraire, etc. etc. Il arrive même que des professeurs doués parviennent à intéresser véritablement leur auditoire à ce qu'ils disent. Mais il est difficile de ne pas se sentir gêné par cet effort pour masquer, la situation sous-jacente véritable, à savoir que la présence des élèves dans la salle de classes relève de la contrainte et que les efforts du maître pour se rendre intéressant ne peuvent au mieux que rendre moins pénible - ou même agréable - un enrégimentement qui doit avoir lieu en tout état de cause. C'est pourquoi Illich rejette tous les projets qui visent à réformer l'enseignement sans supprimer cette séquestration de la jeunesse que représente l'école.

*
* *

Si l'école est à supprimer en tant qu'institution, comment les jeunes se formeront-ils à la vie ? Illich formule à ce sujet diverses propositions. Tout d'abord il pose le principe de la séparation de la formation professionnelle et de l'éducation. La première, pense-t-il, doit se faire directement au contact des travailleurs adultes. Outre une efficacité certainement supérieure, ceci aurait l'avantage de briser la hiérarchie sociale entre celui qui exécute et celui qui sait, le second ne tenant son savoir que de ce qui lui a été

enseigné par le premier. Le principe devrait donc être admis que nul n'a le droit moral de garder pour lui-même son savoir.

Quant à l'acquisition de la culture, il faut cesser de lui imposer un contenu prédéterminé; elle doit dépendre du désir personnel de tel ou tel individu de s'intéresser à tel ou tel sujet. Il n'y a d'ailleurs aucune raison de limiter à la jeunesse le processus d'éducation, qui doit au contraire pouvoir se poursuivre durant toute la vie. Illich imagine pour cela un système d'information à la faveur duquel ceux qui désirent approfondir un sujet pourraient se mettre en rapport avec ceux qui désirent participer à ce travail ou enseigner ce qu'ils savent déjà sur la question. Le rôle de la collectivité serait alors non pas de patienter un certain nombre de compétences enseignantes mais de fournir du matériel éducatif : livres, équipement audio-visuel, instruments de laboratoire, etc. etc.; par contre, l'initiative en matière d'éducation appartiendrait entièrement à chacun.

*
* *

Les propositions de Illich, quelquefois un peu trop détaillées dans leur description, ont fait l'objet de diverses critiques.

Il est sans doute justifié de vouloir libérer l'acquisition de la culture du poids de l'exigence de rentabilité pratique. Mais ne risque-t-on pas, à vouloir séparer trop rigoureusement formation professionnelle et éducation, de faire surgir une culture détachée de la vie et par suite sclérosée, et en même temps de supprimer toute innovation dans la profession ? Bref, de transporter la césure entre travail manuel et intellectuel du plan social au plan individuel, mais sans combler pour autant le hiatus entre les deux. Il faudrait sans doute plutôt reconnaître dans chaque activité un pôle de savoir faire et un pôle de création, le premier davantage lié à l'intégra-

tion sociale et le second au désir individuel.

Par ailleurs, pour désirer approfondir une question, il faut savoir au moins qu'elle existe. Le système actuel donne à ce problème une solution ruineuse, mais une solution : en forçant le jeune à apprendre un peu de tout, on obtient au moins qu'il ait entendu parler de nombreux sujets et qu'il ait les bases d'une orientation possible vers l'un d'entre eux. Solution absurde, car l'effet de cette pratique est en général de susciter des sentiments violents de répulsion à l'égard de tous les éléments de culture. Mais on discerne mal comment, dans le cadre proposé par Illich, quelqu'un pourrait jamais entendre parler pour la première fois de logique mathématique ou d'assyriologie.

D'autres critiques faites à Illich ont porté sur les moyens de réalisation pratique de son projet. Que l'on vire mal aujourd'hui, quelles sont les forces qui pourraient le prendre en charge, cela ne doit pas surprendre : n'est-ce pas le sort de toute initiative révolutionnaire que de ne s'insérer dans aucun cadre établi ? Mais se pose alors l'éternelle question : faut-il attendre que la révolution soit faite pour transformer l'éducation conformément aux principes de Illich, ou faut-il agir tout de suite et se lancer dans tous les risques de récupération qu'encourt une action engagée dans le cadre

de la société actuelle ? Il est certain qu'il ne peut y avoir d'éducation radicalement nouvelle que dans une société radicalement nouvelle. Mais on peut en dire autant de la médecine, de la politique ... et même de l'économie. Tous ces systèmes sont liés entre eux, mais pas de telle manière que la subversion de l'un d'entre eux - fut-ce le capitalisme - entraîne automatiquement des solutions aux autres problèmes. De plus, il est de la nature même des solutions que nous recherchons de ne pouvoir être imposées d'en haut par un parti dominant. Dans chaque région de l'activité sociale, c'est dès aujourd'hui qu'il nous faut commencer à préparer les mutations nécessaires sans jamais perdre de vue les risques constants de trahison. Pourquoi ne pourrait-on pas concevoir dès maintenant des lieux d'éducation libres, des groupements fondés sur le désir d'acquérir en commun des connaissances ou de profiter de l'expérience acquise par certains ?

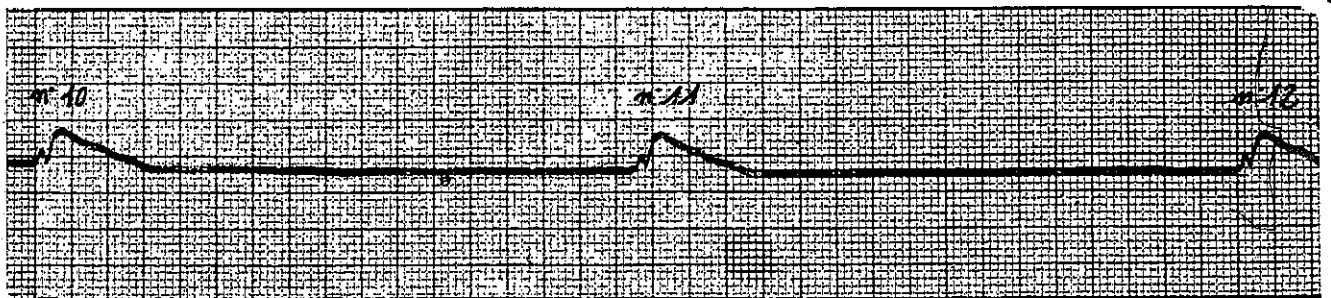
C. Chevalley

(1) I. Illich, "Une société sans école", Editions du Seuil, 1971.

(2) Voir, entre autres, l'article "Inverser les institutions", dans la revue "Esprit", mars 1972.

SOM
MAI
RE du

n° 12



Document prouvant scientifiquement la régularité de la parution du journal "Survivre et Vivre" et mettant fin à toute polémique à ce sujet.

- | | | | |
|--|-------|--------------------------------------|-------|
| - Vers un mouvement de subversion culturelle | p. 2 | - Merci M. Mansholt | p. 24 |
| - Desimette | p. 10 | - les 24 ^h du Dans | p. 29 |
| - Ce n'est plus de l'expropriation c'est de l'extermination. p. 11 | | - Pollution anti-pollution | p. 31 |
| - "Une société sans école" | p. 14 | - Les objecteurs et les forêts | p. 34 |
| - l'OTAN les Nothex et les gens | p. 18 | - Une certaine dépollution | p. 35 |
| - Petite contribution à l'écologie du fic et du canch | p. 19 | - réseau de bouffe parallèle | p. 39 |

L'Otan les matheux et les GENS

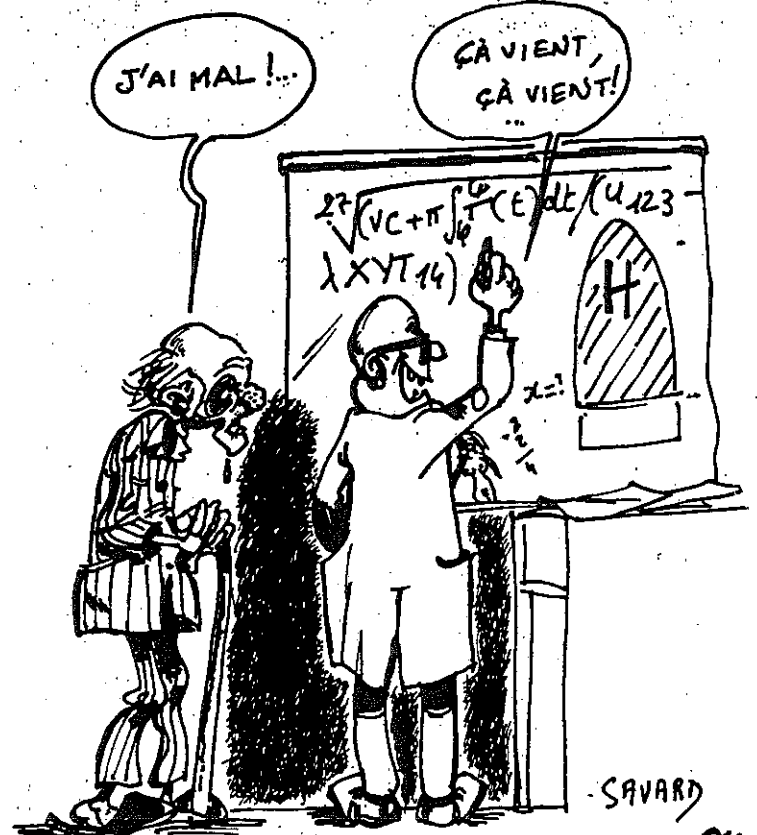
Même si vous n'êtes pas un illustre mathématicien, ni même un "savant" petit ou grand, casé ou en herbe, mais postier, ou balayeur ou femme de ménage ou n'importe quoi... raison de plus pour venir exprimer votre avis, non technique et d'autant plus nécessaire. De vive voix, par la parole ou la chanson, par des affiches, banderoles, ballons-surprise, et de tous autres moyens permettant d'égayéer une ambiance austère et de faire souffler un vent frais dans un air raréfié.

Faire retentir la voix des gens, aborder l'essentiel, à côté du discours hautement ésotérique des compétences nationales et internationales venues de tous les coins du monde, discourir des hautes mathématiques sous l'innocent patronage militaro-européen de l'O.T.A.N. (NATO en anglais, Organisation du traité de l'Atlantique Nord).

A l'école d'été de l'O.T.A.N., université d'Antwerpen (Belgique) sur les "Fonctions Modulaires" Arithmétiques" du 17 Juillet au 2 Août 1972.

C'est le colloque dont il avait été question dans Survivre n° 7, initialement prévu à Bruxelles. Parmi les mathématiciens qui ont donné leur accord pour y participer officiellement, on note des noms connus comme ceux de : P. Deligne, W. Kuyk, G. Poitou, JP Serre, E. Bombieri, P. Cartier, N. Katz, G. Shimura, J. Tate et d'autres.

J'ai écrit une lettre circulaire à tous les participants prévus, le 6 Juillet 1971 dans l'espoir de les faire réfléchir à leur participation prévue et pour leur dire mon intention de venir à ce colloque pour "exprimer dans des discussions personnelles et publiques, et tout autre moyen civilisé que moi-même, ou d'autres

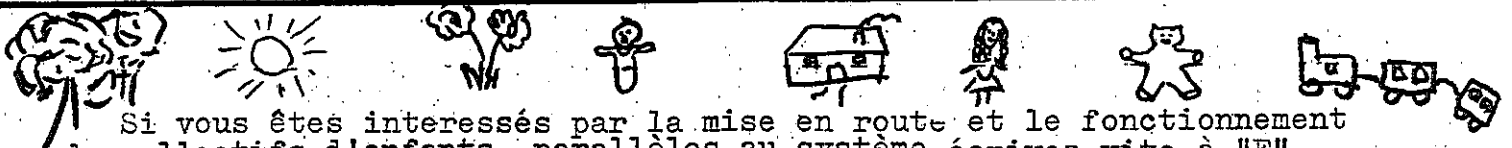


RECHERCHE POUR LE CANCER ^{OU}
RECHERCHE CONTRE LE CANCER ?

pourront imaginer, notre désaccord avec ce que nous considérons comme une corruption de la science". Je n'ai reçu aucune réponse à ce jour, je suis prêt à faire une "démonstration" même seul, mais la chose aura un autre poids et une signification plus grande si d'autres s'y associent.

Ceux qui sont intéressés peuvent me contacter via le secrétariat de Survivre pour nous concerter et fixer rendez-vous à Antwerpen le 16 Juillet. Toute offre de logement sur place est bienvenue!

Alexandre Grothendieck



Si vous êtes intéressés par la mise en route et le fonctionnement de collectifs d'enfants, parallèles au système, écrivez vite à "E", (enfants), organe de liaison et d'expression de tous ceux qui se sentent concernés par cette question.....L'adresse : Nicole Penavaire, les longs près B/3,95. SAINT-BRICE.(990 18 06). IOF les dix premiers numéros.....

PETITE CONTRIBUTION À L'ÉCOLOGIE DU FRIE ET DU CANYON

Avant que le "complexe industriel" de Fos ne soit achevé, l'arrière-pays bénéficie des premières retombées économiques.

Ville créée de toutes pièces dans l'un des sites les plus inhospitaliers de France, (entre la Crau déserte, L'étang de Berre tué par la pollution et un golfe qui ne vaut guère mieux), Fos est de ces indispensables carottes que la société impérialiste-technocratique s'attache devant le nez pour entretenir sa faim de puissance.

Simple prétexte à des remuements profitables de capitaux, à des regroupements ultra-plannifiés de main-d'oeuvre (il est prévu un million d'habitants en l'an 2000), tête de pont des investissements américains en France, l'entreprise est toute entière conduite par les impératifs de la stratégie économique. Son intérêt humain s'exprime en termes d'emploi et de salaires. Il n'est pas question de se demander à quoi ça sert en vérité, ni de chiffrer l'opération par son coût réel de liberté. A Fos comme ailleurs, ce seront toujours les mêmes qui feront les frais de la politique d'après-nous -le-déluge.

Il paraît que, dans cette ville sainte de la sidérurgie et de la pétrochimie, la technologie moderne va donner la preuve de son souci de l'environnement: de gros investissements sont prévus dans l'anti-pollution. Avant le 1er janvier 1973, on aura fixé le niveau maximum des émissions totales d'oxyde de soufre (mesures Poujade-Ortoli, novembre 1971). C'est beau, l'écologie appliquée. Jérôme Monod, grand aménageur du territoire, a déclaré: "Il existe des techniques satisfaisantes pour limiter (les) pollutions à un taux acceptable. Fos sera un test pour notre politique. Il est indispensable que nous menions cette opération à bien". Un spécialiste, Mr. Terel a fait chorus: "Le problème est relativement facile à résoudre: pour l'atmosphère, il y a des techniques nouvelles; pour l'eau, les méthodes sont déjà expérimentées" ("Le Provençal", 9/10/71; p.20). Taux ac-

ceptable, techniques, méthodes: tout est dans l'ordre habituel. Pas question de parler des hommes. Il faut être prophète de malheur comme Fanny Deschamps (dans "Vous n'allez pas avaler ça", p.26) pour raconter des histoires de pétroliers qui se brisent en arrivant au port de Fos ou de "super-tankers" qui explosent devant la ville. A Fos, il n'y aura pas d'accidents: les ordonnateurs refusent catégoriquement les hypothèses de cet ordre.



Bon. Laissons Fos monter ses laminoirs à bougnouls, ses tours de "cracking", ses cités-jardins (en pleine gueule du mistral) et polir la Crau pour les futurs envols de Concorde (il y aura trois aérodromes capables d'accueillir ce bel oiseau; les décibels resteront évidemment à un niveau acceptable).

Un saut de cent kilomètres vers le nord-est, en Haute-Provence, à l'extrémité septentrionale du Lubéron, montagne qui s'étire de Cavillon à Manosque, sur la rive droite de la Durance. Belles collines presque désertes, couvertes de chênes et de pins. Des vallons "encore sauvages". Une forêt domaniale de noble allure (celle de Pélisier, commune de Manosque), presque entièrement constituée de pin noir d'Autriche, arbre à tout faire du reboiseur méridional.

Là, en 1967, sur les communes de Saint-Martin-les-Baux et de Manosque, on vit s'installer les derricks. Il ne s'agissait pas, comme on le crut d'abord, de recherches pétrolières. Des prospections géologiques avaient révélé l'existence, à plusieurs centaines de mètres de profondeur, d'une énorme couche de sel gemme. C'est ce sel qui intéressait les foreurs, non pour lui-même mais pour ce qu'il allait permettre.

Depuis plusieurs années, les Américains constituaient des dépôts d'hydro-carbures dans le sel en y creusant des cavités par injection d'eau sous pression. Les sociétés pétrolières exploitant le marché français étaient très intéressés par cette méthode de stockage : à la suite de Suez, des guerres du Proche-Orient et des incidences de ces conflits sur le commerce du pétrole, le gouvernement leur impose de tenir en réserve un volume de carburants correspondant à trois mois de consommation française totale. Les entrepôts de surface coûtent cher. Il faut trouver de vastes terrains suffisamment éloignés des lieux habités (comme Feyzin par exemple...). Et, en cas de guerre, de troubles intérieurs comme en mai 68, de sabotages, etc., c'est vulnérable, les citernes à tous vents.

Le Lubéron offrait d'immenses possibilités : une couche de sel épaisse par endroits de plusieurs centaines de mètres, à grande profondeur, dans un lieu "désert" à cent kilomètres de Fos-Etang de Berre, des raffineries, de Shell et consorts. Et le sous-sol appartenait à l'Etat. Le rêve.

Shell vous aime.

En 1967, donc, première tranche de travaux. Multiples forages. Construction de plusieurs grands bassins de décantation de la saumure remontée des puits. Station de pompage. Pipe-line direct Passaire (c'est le nom donné au site des premiers forages). Etang de Berre. Astucieux, ce pipe-line : il déverse dans l'étang de Berre la saumure à saturation qui provient de la dissolution du sel gemme ; quand il a fini sa tâche, il sert à transporter en sens inverse les produits à stocker (la quan-

tité de sel dissous pendant la première phase des travaux aurait fait monter le taux de sel de l'étang de Berre d'un gramme par litre ; dit un géologue impliqué dans l'affaire).

Malgré l'hostilité du maire de Saint-Martin-les-Baux (commune très peu peuplée) les premiers forages sont menés à bien. Une vingtaine de cavités sont creusées, et remplies. Le site est foutu, mais on y venait guère. Un ruisseau joue un temps au bras de mer. Il passe des mini-marées noires dans les rivières. Et puis ça se tasse. Chacun se rendort.

A ce stade, l'affaire est banale. Le bruit des derricks, des bulldozers et des camions envolé, l'herbe repoussant sur les saignées des pipe-lines, on laissait les "pétroliers" dans leur coin perdu (encore que la station de pompage futuriste servit de but de promenade dominicale pour les manosquins).

Et puis, en 1970, les sociétés pétrolières décident de doubler la capacité des stockages, de passer de 5 millions de m³ à 10 millions de m³. Des derricks s'élèvent de nouveau çà et là dans les collines, d'abord plus ou moins hors de vue, et puis, un beau jour, l'automne dernier, en pleine figure des passants, au bord de la route départementale D.5 qui va de Dauphin à Manosque. Des près et des bois sont éventrés sur plusieurs hectares. Un marais (non sans importance pour l'alimentation du réseau hydrographique local) est entièrement comblé (pour des prunes : à cet endroit, la couche de sel se révèle trop mince ; le site est abandonné). La forêt domaniale de Pélicier est tranchée en plusieurs endroits (qui l'autorise ? depuis un siècle, le domaine forestier de l'Etat est officiellement inaliénable). Un bassin de réception des boues huileuses de forage est construit à 30m au dessus de la source qui alimente Dauphin (ce bassin, mare mal colmatée, de plastique, est une concession aux "environnementalistes" : auparavant, on se contentait de creuser une fosse sans aucun souci d'étanchéité et on la comblait au bull après les travaux ; cette fois, les boues seront pompées et rejetées discrètement quelquepart ; ça s'appelle de l'anti-pollution).

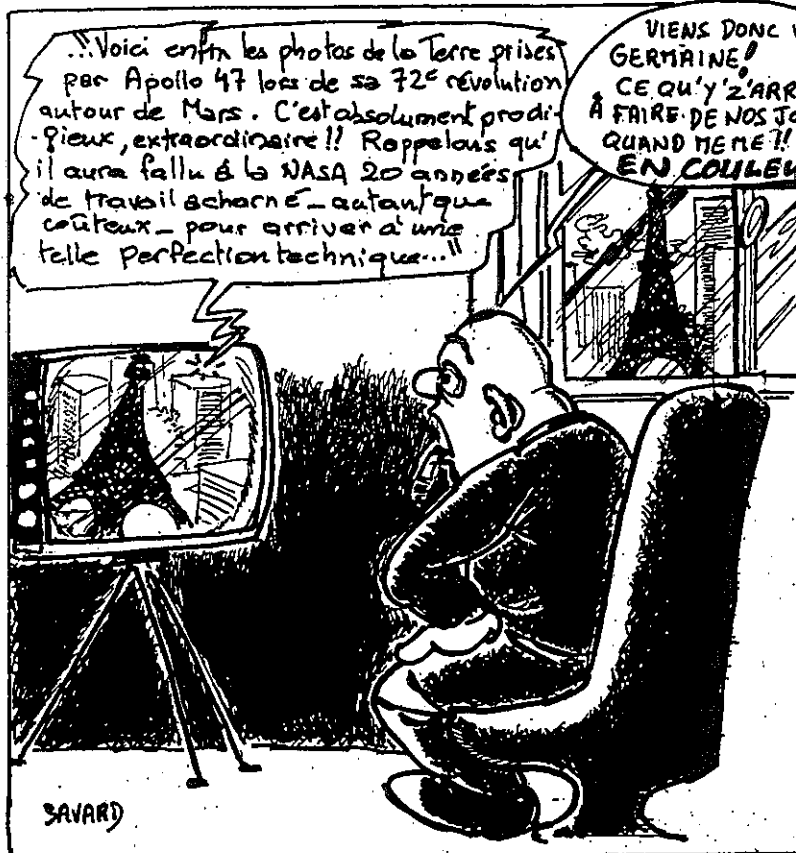
Ce coup-ci, les gens commencent à s'inquiéter. Ils ont déjà vu passer du pétrole dans la rivière. Ils n'ont pas envie d'en retrouver dans leur soupe. Tout, évidemment, a été fait derrière leur dos: aucune enquête publique au préalable; installation des derricks avant même que l'acte de vente des terrains privés ne soit signé (certains, sur Dauphin, appartenaient à un potentat local qui a sans doute flairé la bonne affaire). Alors que tout le monde dans le pays connaît l'emplacement de la source communale, un "expert" en hydrogéologie de Grenoble, le Pr. Michel, a, dans son rapport, déclaré "qu'il n'existait à connaissance aucun captage gravitaire d'eau potable pour l'alimentation de collec-

tion des sites n'en sont que des séquelles mineures. Hier comme aujourd'hui, il s'agit avant tout de stratégie économique-militaro-technicienne, c'est à dire de pollution par l'argent et la volonté de puissance.

Outre l'économie très importante que constitue en soi le stockage profond des hydrocarbures (certains doivent aussi parler d'atteinte mineure à l'environnement) l'opération a des visées plus larges. Comme on l'a vu, elle permet de faire face pendant un temps relativement long (bientôt six mois) à un blocus de l'approvisionnement en pétrole. Mais l'énorme volume emmagasiné tient aussi lieu de réserve à caractère spéculatif. Les pétroliers de Berre (doublés bientôt par ceux de Fos), grâce à leur magasins souterrains, peuvent continuer de faire tourner en été (période de moindre consommation de fuel) les navires qui... devaient auparavant rester en cale sèche faute d'entrepôts vacants. Et comme les avatars actuels des marchés font monter constamment les cours des hydrocarbures, ces magasins tiennent aussi lieu de caisse d'épargne. Ces derniers mois, le fuel domestique a augmenté de plusieurs centimes par litre. On comprend que les compagnies aient choisi de doubler — pour leur propre compte cette fois — leur capacité de stockage.

Dernier avantage, et non le moindre: les réservoirs souterrains de carburants (il s'agit de produits transformés du moins en partie) sont théoriquement invulnérables aux bombes, celles de la panoplie nucléaire comprises. On suppose que, en cas de conflit et même de destruction du potentiel industriel, les reliquats de l'armée pourraient trouver à Passaïre de quoi abreuver le matériel survivant. Un copain du pays, qui a eu l'occasion de visiter, à Apt, le "foyer" des officiers responsables des missiles du plateau d'Albion (ce foyer, bâtiment d'un luxe et d'une laideur incroyables, aurait coûté 1 milliard ancien), y a vu une carte de la Haute-Provence où les principaux centres

Réunis par Rexona,
Jacques et Catherine
peuvent enfin faire des
plans... d'avenir.



tivités à l'aval hydrogéologique des canalisations projetées". Ce langage fleuri est bien celui du savoir définitif.

Le scandale des forages Dauphin-Manosque illustre ici la règle quasi-générale qui veut que les gens ne réagissent que lorsqu'ils sont directement concernés: on avait à peu près accepté les premiers travaux effectués dans une zone inhabitée. On s'émeut devant ceux qu'on peut toucher du doigt. Le fond de l'affaire n'a pourtant pas changé. Les pollutions et la dégrada-

d'intérêt stratégique étaient cerclés de rouge: la zone des missiles, l'usine atomique de Cadarache, sur la Durance (on y fabrique les réacteurs du "Redoutable", entre autres), et les forages du Lubéron, distants de 30 km seulement à vol d'oiseau du plateau d'Albion.



Où l'on en arrive à considérer un véritable écosystème du fric et de la mort, c'est quand il est question du Parc naturel du Lubéron. Ce parc, en cours d'études, englobe la quasi-totalité du massif. La zone des stockages en fait partie. Mieux, la forêt domaniale de Péllicier, déjà rognée par les bulldozers, doit devenir le "périmètre de loisirs" de Manosque (ça veut dire qu'on va la ceinturer de parkings et l'aménager façon bois de Boulogne; les petites plaques d'identité sur les arbres n'étant pas oubliées: on est culturel ou on ne l'est pas). La zone comprise entre Dauphin et la forêt (environ 2 km) serait vouée à des types de délasserment moins édifiants que la contemplation en forêt: parc d'attractions, etc..

On reparlera une autre fois en détail de ce qui sous-tend le mythe des parcs naturels, "nature" officiellement désignée (bien distincte de la campagne triviale, vouée à l'aménagement sans scrupules) où doivent désormais se cristalliser les désirs d'ensauvagement des citadins. Dans le cas présent, le parc apparaît comme une réserve d'espace pour les futurs concentrationnaires de Marseille-Fos (6 millions d'habitants en l'an 2000, d'après les prévisions optimistes; une "bretelle" de l'autoroute Marseille-les-Alpes doit assurer la desserte de Lubéron), réserve de verdure, d'air non pollué et de silence (?) pour tous, assure-t-on, mais aussi réserve de terrains à bâtir pour les privilégiés: à l'entour des zones théoriquement interdites à la construction, il est prévu de vastes espaces à urbaniser "légalement", où les parcelles ne devraient pas être inférieures à 5hectares. On voit qui pourra se rendre acquéreur de telles superficies quand, dans dix ou vingt ans, la ferme à restaurer sera devenue introu-

vable, la possession tangible d'un bout de "nature" le critère de base du standing des cadres. (le lotissement est un excellent appât pour gagner l'adhésion de certaines communes au projet de parc: le maire de Lauris aurait déclaré publiquement qu'il espérait bien voir un jour dix mille pavillons sur les flancs sud du Lubéron, à la place d'une poignée de paysans non rentables.)

On dit que les pétroliers se dépêchent d'abattre la seconde tranche des travaux avant que la charte du parc ne soit approuvée en haut lieu. Il semble pour le moins qu'on leur facilite la tâche. Non qu'il y ait collusion effective entre les gens directement occupés par l'organisation du parc, les trusts et ceux qui les parrainent: la commission du parc,

et particulièrement l'équipe chargée de l'inventaire des richesses naturelles, de l'étude écologique, renferment des gens manifestement sincères et préoccupés avant tout -parfois avec l'énergie du désespoir- de contribuer à la sauvegarde des zones d'intérêt biologique et des plus beaux sites. Mais au niveau de certaines communes impliquées dans l'affaire, comme sur le plan préfectoral, la politique du silence complice est manifeste:





ce sont les mêmes instances qui patronnent l'aménagement et la mise à sac des milieux naturels, dans les deux cas au mépris des gens (le ministère de l'environnement ne fait-il pas bon ménage, sous la même houlette, avec celui des armées et sa mort nucléaire, avec celui de l'équipement et son urbanisation inhumaine? Au niveau local on reste fidèle aux grands exemples).

Les premiers à réagir aux atteintes immédiates des pétroliers (destruction des sites, pollution des cours d'eau, risques de destruction des sources et des nappes phréatiques alimentant un village de 200 habitants) furent des amis qui s'occupent d'un centre d'accueil de jeunes, dit "Les deux moulins", situé exactement entre l'ancienne aire de forage et la nouvelle. Ils ont commencé par mettre en branle toute la batterie des recours à l'administration: constat par huissier; lettre au préfet de Digne (avec réponse 2 ou 3 mois après, extrêmement vague et parlant de contre-expertise...); réunion de plusieurs conseils municipaux de communes riverains de la rivière polluée, etc

Mais le poisson leur file entre les doigts. Le maire (et conseiller général) de Manosque, commune la plus concernée par les travaux actuels mais située sur le versant opposé du Lubéron, de l'autre bord de la ligne de partage des eaux, donc à l'abri des pollutions, a adressé une lettre à ses collègues inquiets, où il est dit en substance qu'il faut prendre garde à ceux qui voudraient politiser l'affaire.

On en est là. Ceux qui veulent des détails peuvent aller consulter l'épais dossier qu'ont réuni les gars des Deux-Moulins (qui cherchent aussi à sensibiliser directement les gens du pays, mais la psychose du gauchisme est dans l'air).

Chaque jour, des bulldozers entrent plus avant dans les collines. Si jamais une pollution grave avait lieu,

aucun recours n'est possible:

les trusts pétroliers ont pris soin de constituer, pour la durée des forages, plusieurs micro-sociétés ("Géostock", "Géopipe", etc.), sociétés au capital infime qui déposeraient immédiatement leur bilan si un procès les mettait en cause pour un délit grave. En n'oeuvrant que sous couvert de prête-noms, les éléments les plus nocifs de l'empire techno-capitaliste restent insaisissables. Mais ce qui peut être saisi par tous, c'est le sens réel de leurs actes: la société de surconsommation, à Manosque comme ailleurs, continue de brouiller impunément les cartes de la vie et de la mort dans le seul souci de consolider sa puissance. Mais son jeu devient trop manifeste: les imbéciles, les exploités, les parqués apprennent à y voir clair. Merci Shell; grâce à toi on roule plus vite vers la révolution.

P. Lieutaghi .

Ce numéro a été fait par le groupe de Paris. Ça signifie que les suivants seront peut-être faits par la Province?

Merci Mr Mansholt

J'ai éprouvé un sentiment bizarre en prenant connaissance, dans le Monde du 4 Avril, de la lettre de Mansholt à Malfatti, en faveur d'une réduction impérieuse du taux de croissance et de la natalité. Plaisir de voir se confirmer ce que je croyais inéluctable: la crise écologique commence à travailler les classes dirigeantes; un courant "Zeigist", des partisans de la croissance zéro, apparaît dans la technocratie européenne, un ou deux ans après s'être défini dans la bourgeoisie américaine. Plaisir, mais malaise: allons nous faire alliance avec ce mal-converti, cet assassin du monde rural, cet industrialisateur du paysage européen? Sommes-nous dans le même camp?, comme le PCF par la bouche de Marchais et Leroy, Le Monde sous la plume de Drouin, tentent de le faire croire ?

Sommes-nous dans le camp de Mansholt ?

La question n'est pas celle d'un puriste. Les tenants de la croissance, du CNPF au PCF, tentent de faire un amalgame entre le courant technocratique de croissance zéro et le mouvement radical contre la société technicienne productiviste hiérarchisée. Dans un premier temps, de larges masses peuvent effectivement nous percevoir comme la masse de manoeuvre de la bourgeoisie malthusienne. Car nous baignons tous depuis le 18^e siècle dans une idéologie du progrès-où le progrès se mesurait à la croissance de la production matérielle de biens de consommation- et toutes les classes sociales de la société occidentale ont adhéré profondément



à cette idéologie. Voilà qui nous impose de nous définir clairement par rapport aux technocrates zéroïstes.

D'abord une évidence : M. Mansholt et les capitalistes zéroïstes ne veulent pas un changement de l'ordre social. Ils ne proposent qu'une stabilisation dans l'actuel, des mesures conservatoires à prendre au nom de la survie. Dans ces conditions leur projet est-il même crédible, peut-on vraiment imaginer cet ordre capitaliste ou bureaucratique à croissance nulle ?

Un capitalisme de croissance zéro est-il possible ?

J'ai d'abord pensé que non, qu'un capitalisme stabilisant la production était impossible.

Je savais bien la chose parfaitement concevable au niveau des grands équilibres économiques. Marx a donné voici 100^{ans} les grandes conditions de cet équilibre dans ses schémas de "reproduction simple". Mais comment garantir la croissance zéro en préservant la loi fondamentale de l'économie capitaliste, la concurrence ? La fonction de la concurrence, c'est de permettre à une entreprise de se développer aux dépens des autres ou plus vite que les autres. Mais le surcroît de production de l'entreprise A n'est pas nécessairement compensé par une décroissance égale de la production des entreprises B et C. Le capitalisme ne pourra jamais garantir cette compensation.

A moins... A moins qu'il ne supprime la concurrence. Après tout nous sommes déjà à l'ère des oligopoles et des cartels et la concurrence bat déjà bien de l'aile. Mais de là à la supprimer, il y a un

grand pas : la conquête internationale des marchés, la guerre internationale des trusts continuent, et le système capitaliste mondial n'a pas dépassé ses contradictions nationales, comme l'ont montré quelques crises monétaires retentissantes. Le voyez-vous décréter tout de go le statu quo international, et respecter ce statu quo ? Sans qu'ici et là on n'essaie de tricher, et que la triche se généralise ? Et puis, à un niveau plus idéologique qu'économique, peut-on imaginer des appareils dirigeants de l'économie privés de leur raison d'être, l'expansion maximale ? La fixation concurrentielle est peut-être plus importante que la concurrence elle-même : les sous-marques de lessives du même trust Unilever se livrent une guerre sans fin, où tombent chaque année des milliers d'arbres et où s'usent quelques milliers d'ouvriers, pour du vent, parce que la croissance c'est l'alpha et l'omega de l'entreprise, la raison d'être de Servan-Schreiber de l'Express...

A moins... A moins que soient simplement réglementés la production, ou l'achat, de matières premières, désormais constante et prise en main par l'Etat. En dehors de ce secteur, la concurrence pourrait jouer. Voilà la pollution limitée et l'ordre économique sau-

Quel ordre, quelle société capitaliste ? Un capitalisme où l'état jouerait un rôle accru, un Etat contrôleur, qui rapprocherait encore plus les deux versions de la société technicienne, le capitalisme et le socialisme bureaucratique

Mais sur quelle idéologie fonctionner?

Oui, mais les gens là-dedans? Comment les masses accepteraient-elles ce système qui n'offrirait plus la promesse du progrès et de la croissance de la consommation? Tant il est vrai que les difficultés que rencontrent les Mansholt seront plus idéologiques qu'économiques ou institutionnelles. Car l'idée de progrès était peut-être le ciment idéologique de la société technicienne.

Le thème du progrès et de la croissance est un facteur d'intégration sociale primordial. Il permet de faire accepter, au non du mieux-être de demain, les injustices de l'actuel, qui n'apparaissent alors que comme les inconvénients nécessaires à une meilleure satisfaction future des besoins. L'idéologie de la croissance réalise la synthèse de deux notions:

l'idée de mieux-être et l'idée de nécessité. L'idée de progrès, dont on nous imprègne dès l'Ecole, c'est d'abord la seule compensation, la seule grandeur collective qui soit donnée à des hommes que l'on enferme dans des tâches microscopiques, infinitésimales. L'idée de progrès et de croissance est le ciment social de la société occidentale. Pas seulement à un niveau symbolique abstrait, mais très concrètement, tous les jours à un niveau très profond qui fait intervenir l'inconscient: le fils de paysan qui part à la ville pour devenir ouvrier ou CRS n'accepte aussi facilement de perdre sa maîtrise sur l'espace, son indépendance, que parce qu'il "avance" ainsi d'un cran, et qu'il laisse "en arrière" son père, devenu ainsi arrière, renvoyé à sa mort prochaine (le progrès permet la mort symbolique du père).

Disparu le progrès de la consommation, qu'inventer comme ciment social



de la société hiérarchisée? Comment faire accepter les contraintes, le travail sans perspective de mieux être, les nuisances et les obstacles de la ville géante? Comment faire accepter la hiérarchie et l'inégalité?

Spectacle et santé'

Le ciment social ne pourrait reposer que sur deux thèmes : le spectacle et la santé. Toutes les formes du spectacle depuis le spectacle télévisé, le sport, les jeux de hasard qui permettent de changer de position dans l'ordre hiérarchique, la mode. Le changement ne serait plus vécu comme progrès mais comme substitution, plus ou moins circulaire, comme la mode. Mais l'idée de progrès imprègne tellement nos idéologies que nous ne savons pas comment serait vécue une mode sans progrès, un loisir concentrationnaire qui ne se nourrirait pas de l'idée que l'an prochain on ira encore plus loin.

La survie, la santé, voilà la seconde marchandise que l'ordre capitaliste sans croissance pourrait proposer aux masses. Nous allons vous permettre de vivre plus longtemps, nos savants y travaillent. Du calme, de l'attention, du contrôle, nos équilibres sont fragiles, l'écologie exige le contrôle, la prudence.

Ce second thème permettrait d'asseoir une hiérarchie et de fonder les inégalités. Dans la société féodale, la hiérarchie était acceptée parcequ'elle était de droit divin, la violence et la volonté divine étaient liées. Dans la société bourgeoise technicienne, les succès de la production fondent la

hiérarchie. Dans une société laïque qui ne promettrait plus la croissance de la consommation, seul le savoir peut fonder la hiérarchie. Mais le savoir était valorisé de déboucher sur la technique et la production. La hiérarchie du savoir ne pourrait donc être fondée que sur une nécessité et une promesse : - la nécessité de la survie, exigeant un contrôle toujours plus délicat et raffiné - la promesse d'une survie plus longue par l'amélioration de la nourriture, du cadre de vie, du seul point de vue de la santé (le en dernière analyse du point de vue de la mort).

La société des services

La société de croissance zéro que nous propose Mansholt c'est la société des services remplaçant la société des usines et des magasins. Services toujours plus complexes et spécialisés, donnant le plaisir marchand spectaculaire et le soin, le spectacle et le plaisir pour la santé, la santé pour bouffer plus. Société supercontrôlée, superintégréée, on la sent se mettre en place. Voyez la multiplication des tâches de contrôle, des services, des bureaux, voyez le succès des journaux "médicaux", la passion malade de soins, l'obsession de l'accident et la discussion des meilleures mesures supplémentaires de contrôle à prendre, l'accroissement démentiel des dépenses médicales, puis merde, lisez les journaux populaires : Le Parisien Libéré du 9 Mai : 2 titres sur la Santé, une photo sur le spectacle, Parisien Libéré du 10 Mai : gros titre sur la pollution des océans, 2 photos sur le spectacle. C'est peut-être dans le Parisien Libéré plutôt que dans l'Express, que se dessine le monde capitaliste de demain.

Le monde de M. Mansholt n'a pas toutes les chances de son côté. Il faudrait, pour qu'il voit le jour, des mutations institutionnelles, idéologiques et politiques très délicates, bien difficiles à réussir. Mais si la probabilité de succès de ces technocrates est faible, le risque qu'ils nous font courir est immense : celui d'une société super intégrée, une société du spectacle et du super contrôle au nom de la survie collective et individuelle, de l'Ecologie et de la Santé. Bref le fascisme écologique et sanitaire.

Impossible donc de nous mettre sous l'étendard du Zéro, Symbole quantitatif, qui dit bien qu'il s'agit de maintenir cet ordre de la quantité et de la Hiérarchie. Nous sommes le plus de Vie, notre

révolution écologique et libertaire vise à une société communiste pluraliste, pas à l'Ordre.

Il faut donc tracer très nettement une double ligne de démarcation : contre ceux qui nient le problème écologique, les partisans de la croissance à tous prix, les apôtres du système technicien ; contre les zéroïstes bourgeois, les apôtres du super contrôle pour la Survie, les flics écologiques dont Mansholt est le signe avant-coureur.

Et cela en posant plus que jamais, nettement, au premier plan, à côté de notre souci de ne pas crever, notre désir de vivre.

J.P. Malrieu



J'offre ma ferme en Normandie comme participation à la création d'une communauté. Après deux ans d'expérience dans les communautés agricoles du midi, je cherche des gens solides qui désirent réaliser quelque chose qui dépasse le vivotement habituel. Sachant qu'on ne peut changer les relations entre individus, changer la vie, sans changer en même temps les conditions de la survie, ici nous pourrions faire de l'agrobiologie et de la pêche côtière, avec des outils simples pour ne pas fausser notre rapport à la matière, peut-être un peu d'artisanat, et éventuellement avoir une présence dans le milieu rural. Je suis à cinq heures de stop de Paris. venez me voir.

Robin. La Jupinière. Monthuchon
50. Coutances.



les

24 Heures du Mans

— Au niveau de l'espace comme au niveau du temps, la course automobile du Mans est une image concentrée des aspects principaux de la société moderne.

— En tant qu'épreuve sportive, les 24 heures du Mans représentent le nec plus ultra de la dépossession des gens: le sport est devenu spectacle. Ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. Cette dépossession et cette passivité forcées ne sont pas seulement le résultat du processus de spectacularisation du sport; elles témoignent aussi de la distance chaque jour accrue entre les gens et la complexité du monde technique.

— Le Mans représente la consécration du sport-compétition; l'idéologie de la compétition exacerbée y est élevée à son plus fort exposant grâce à la technique. La compétition n'est même plus le fondement du sport, c'est le sport qui est devenu le fondement de la compétition.

— Le Mans consacre les champions; le coureur automobile devient vedette, c'est à dire le représentant spectaculaire qui, comme la star de cinéma ou l'homme d'Etat, vit, agit, décide à la place des gens.

Ils savaient qu'ils étaient de minuscules nains en face du géant Siffert. Comprenez bien que, pour eux, être Jo Siffert est déjà si extraordinaire, si prodigieux, si incroyable, si invraisemblable que leur parler de lui, c'est leur parler d'un dieu. Un dieu est mort. Et après? Etre Siffert, un jour, ou Stewart — et mourir, quel est celui d'entre eux qui ne signerait ce pacte...

Paris-Match

Mais le pilote de courses tend de plus en plus à se confondre avec sa machine. Il en épouse la forme, se fond avec elle dans le bruit et la vitesse (particulièrement dans l'accident mortel, où l'on parvient difficilement à distinguer les restes carbonisés du pilote de ceux de sa voiture). Il tend de plus en plus à perdre son aspect humain et son identité. D'ailleurs l'arrivée consacre plus la marque de la voiture victorieuse que son conducteur.

De tous les hommes à femmes, les autres étant les violonistes, les ténors ou les toréros, les coureurs automobiles sont ceux qui provoquent le plus de trouble dans les sensibles natures du beau sexe.

Jours de France

Le pilote n'est plus finalement que le prisonnier et le faire-valoir du gadget scientifique.

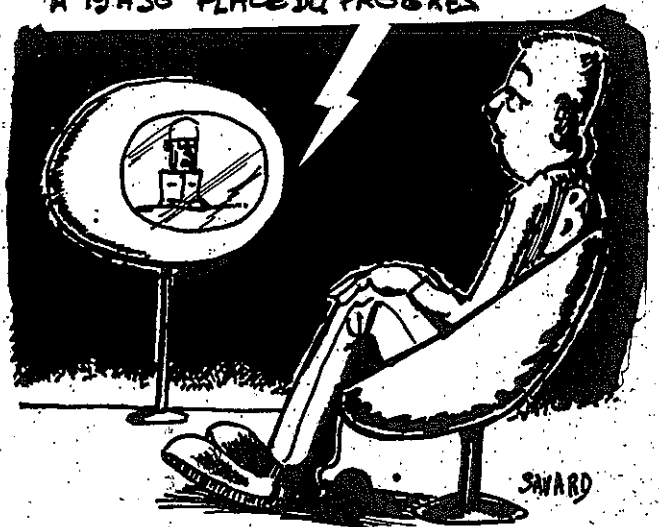
— Par le biais de l'identification spectaculaire, les spectateurs font leur l'abandon et la soumission dociles du coureur à sa machine. A travers le champion, c'est à celle-ci que les gens s'identifient.

Ainsi, le triomphe du pilote débouche en fait sur le triomphe de la technique, la consécration de la bagnole-reine et de l'idéologie technicienne.

Compétition, vitesse, perfection technique, étroitement mêlées, sont leur propre justification. Le gigantisme cancéreux de la technique est à la fois le moyen et la fin du spectacle.



LE CHEF DE L'ETAT FAIT SAVOIR
QUE C'EST AU TOUR DE LA POPULATION
DE CATEGORIE D1 DE MANIFESTER SON
HOSTILITE A SA POLITIQUE, LE 20 DE 18H
A 19H30 PLACE DU PROGRES



Le Mans, c'est aussi un extraordinaire rassemblement humain. Mais ce rassemblement n'est que celui d'une foule solitaire, c'est à dire la somme de l'isolement et de l'impuissance de chacun.

Au-delà de la fête de la technique, on découvre la technicisation de la fête. La fête naît lorsque des gens se rassemblent, et cette fusion remet tout en cause, et d'abord les rapports sociaux. Au contraire, la fête-spectacle ne mime même pas le changement et la transgression; elle est un renforcement de l'ordre social en place. Comme le temps "libre" des loisirs, est partie intégrante de cet ordre. Car les "transgressions" de la fête-spectacle restent dans les limites permises; elles sont l'exutoire, la soupape de sécurité nécessaire à la bonne santé du système. De plus, les excès qui caractérisent ces "transgressions" sont excès des valeurs et des produits de l'ordre social existant: si bien que, loin de subvertir ou de transgresser cet ordre, ils ne font que le

cautionner et le renforcer. Excès de consommation (matérielle et idéologique), excès de gaspillage, excès de passivité. La fête-spectacle, c'est le seul orgasme possible pour des masses châtrées par la société technicienne.

Le Mans n'est qu'un gigantesque panneau publicitaire, une foire de promotion et de consommation des produits et des valeurs du système, du non-sens établi.

C'est l'auto-portrait de ce système, proposé (imposé) comme objet de la contemplation et du désir des masses. L'adhésion totale des spectateurs à cet ordre spectaculaire, n'est rien moins que leur adhésion totale à l'ordre social dont il est la représentation. Tout ce qui est mis en scène est ainsi admis et justifié par la foule (ainsi Matra se voit accepté globalement, dans sa totalité: J.P. Beltoise et le missile nucléaire ne sont pas dissociables; en acceptant l'un, on accepte aussi l'autre) ■ Didier Savard.



Lorsque des capsules spatiales ont pris des photos de la terre, la seule trace d'activité humaine qu'on y a vu était l'énorme masse de fumée dégagée par la toute nouvelle centrale thermique de Four Corners dans le sud-ouest des U.S.A.: 300 tonnes de fumée par jour, nuage de 250 km de long. Eh bien, les journaux américains du 31 Mars 1972 annonçaient que, malgré l'installation de 24 millions de dollars de dispositifs anti-pollution, elle continuait à émettre un énorme nuage de fumée jaunâtre sous l'oeil consterné des officiels et des parlementaires locaux !

³¹ ce qui restreint nos sources de nourriture. Dans un livre récent⁽²⁾, le biologiste Barry Commoner pense que des catastrophes sanitaires de grande envergure viendront des modifications de la composition chimique et biologique des eaux douces créées par leur pollution : au lieu d'être des barrières pour les microbes, elle fournissent maintenant un support idéal à la propagation des épidémies. La pollution de l'air asphyxie des végétations utiles. Les nappes d'hydrocarbures répandues sur la mer par les pétroliers empêchent le plancton de transformer le gaz carbonique en

POLLUTION et ANTIPOLLUTION

Pourtant les fumées d'usine posent un problème de pollution qui paraît soluble en théorie : des combustions complètes éliminant l'oxyde de carbone, des dépoussiéreurs absorbant les particules solides de fumée, des dispositifs pour condenser leurs particules liquides, une action chimique pour agir sur leur gaz autre que le gaz carbonique et la vapeur d'eau, tout cela devrait être à la portée de notre technique. Il paraît que non. Et beaucoup d'autres pollutions posent des problèmes bien pire que les fumées, comme on le verra.

Il faut se rendre compte que la pollution n'est pas une invention des sybarites, ni que l'unique but de la lutte contre elle soit de respirer un air pur et de disposer d'eau propre pour boire, se laver et se baigner (exigences parfaitement légitimes d'ailleurs). Il s'agit aussi de ressource et de santé publique. L'eau est une denrée rare, que les agglomérations vont chercher très loin, et une eau polluée comme celle de la Seine en aval de Paris est inutilisable, même pour l'industrie. Une eau qui a reçu trop de sels est impropre à l'irrigation; les eaux "eutrophisées"⁽¹⁾ par les débris et les détergents deviennent impropres à toute forme supérieure de vie,

oxygène. On peut continuer l'énumération pendant des pages, mais je m'arrête afin d'examiner ce qu'on peut faire contre la pollution.

Barry Commoner a mis en évidence quelques principes écologiques fondamentaux, dont les trois suivants:

- 1) Toute chose doit aller quelque part,
- 2) Tout est lié à tout,
- 3) La nature sait mieux.

Voyons l'exemple des détergents, qui est tout à fait typique. Nos pères employaient le savon, un produit très proche des produits naturels; un eau savonneuse, à condition de l'être en quantité raisonnable, trouvait toujours dans les rivières et les lacs les enzymes et bactéries capables de la décomposer, et les produits de cette décomposition s'intégraient facilement dans les cycles naturels. Aujourd'hui les chimistes ont dépensé beaucoup d'astuce pour fabriquer des détergents variés, composés artificiels obtenus en accrochant à des chaînes d'atomes de carbones des radicaux divers, les uns destinés à dissoudre les graisses, d'autres à résoudre le problème des eaux calcaires, d'autres encore à parfumer..., bref des "enzymes gloutons" et des "tornades blan-

ches. Mais ces composés artificiels perturbent gravement les cycles biochimiques naturels des eaux douces: en général phosphatés, les détergents servent d'aliment à diverses algues microscopiques qui se mettent à pulluler et à consommer tout l'oxygène disponible en solution dans l'eau, au grand dam des autres espèces végétales et animales: c'est ce que l'on appelle "l'eutrophisation", la mort des lacs. L'industrie chimique s'est alors mise à rechercher des solutions techniques, et a trouvé de nouveaux détergents moins phosphatés, dits "biodégradables", à base d'acide nitrilotriacétique; or cet aimable produit s'est révélé cancérigène, spécialement en présence de mercure et de cadmium, éléments que l'industrie rejette en quantité notable dans les eaux. Donc remède aussi mauvais que le mal.

** Il y a gros à parier que si l'on s'obstine à les chercher très loin des produits naturels, les détergents qu'on trouvera continueront à perturber gravement les cycles naturels: la nature "qui sait mieux", a mis des milliards d'années d'évolution par sélection pour établir des cycles biologiques très complexes et très stables, et, malgré leur habileté, nos savants ne trouveront pas en quelques années comment les remplacer par des cycles très différents, et tout aussi stables et équilibrés. Il serait bien plus intelligent d'améliorer la fabrication du bon vieux savon, et de faire l'inventaire des autres produits naturels utilisables pour le lavage.

LE BONHEUR

SELON

FRANCE - SOIR

du

20 MAI 72

U NF. 4, cinquième étage, tour B. Un soir comme les autres. Votre machine à laver essore. Votre four gratine. Votre mari sera là dans cinq minutes, juste à l'heure pour le feuilleton de la première chaîne.

Vous êtes dans la chambre de votre fils en train de ranger tranquillement des chemises dans un tiroir et soudain, parce que vous avez trouvé « ça », un petit paquet brun, c'est Hiroshima dans votre tête, dans votre cœur.

Votre enfant se drogue, vous ne le saviez pas. Jusqu'à cette minute précise, vous étiez des gens sans histoire. Une famille normale, unie. Heureuse, somme toute. Et maintenant, qu'allez-vous faire?

Mais en passant du savon aux détergents, l'industrie a vu son profit croître. Les détergents lavant plus blanc, la société contemporaine a cultivé le mythe "du blanc", la crainte de la saleté (qui engendre d'ailleurs une saleté pire car "toute chose doit aller quelque part"); cela s'insère dans le contexte plus général de l'horreur de la nature, de la recherche du stérilisé et de l'artificiel, contexte qui a un aspect sexuel de sorte que le mouvement écologique rejoint celui pour la libération des femmes. Ainsi le problème de la pollution par les détergents N'EST PAS SOLUBLE PAR LE BIAIS TECHNIQUE. Sa solution passe par de profondes modifications de l'ECONOMIE et de la PSYCHOLOGIE SOCIALE.



Néanmoins il s'est créé récemment une industrie de l'antipollution, souvent issue de firmes existantes, qui cherche à prendre le relais des lucratives productions militaires, aériennes, spatiales et automobiles. En France, au premier "salon de la protection de la Nature" (Rouen, fin Octobre 1971), les stands de l'industrie anti-pollution donnaient une telle impression de foire commerciale que "le Monde" du 21 octobre 1971, pourtant pas ennemi acharné de l'industrie, titrait "croisade ou marché?". Non seulement il est immoral que des criminels crient "au voleur", mais l'anti-pollution telle que la conçoit l'industrie est

un leurre. Sans changement d'état d'esprit, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Sur le plan pratique, l'idée de ces industriels est, en gros, d'adjoindre à un dispositif polluant un autre dispositif qui avale sa pollution. Mais où ira la saleté récupérée, puisque toute chose doit aller quelque part? Faudra-t-il inventer un troisième dispositif pour corriger les méfaits du second, un quatrième et ainsi de suite? Tout cela sous le signe du cycle infernal, signe que notre société industrielle paraît affectionner, et qui revient constamment lorsqu'on cherche des solutions purement techniques à des problèmes dont les sources sont économiques et politiques.

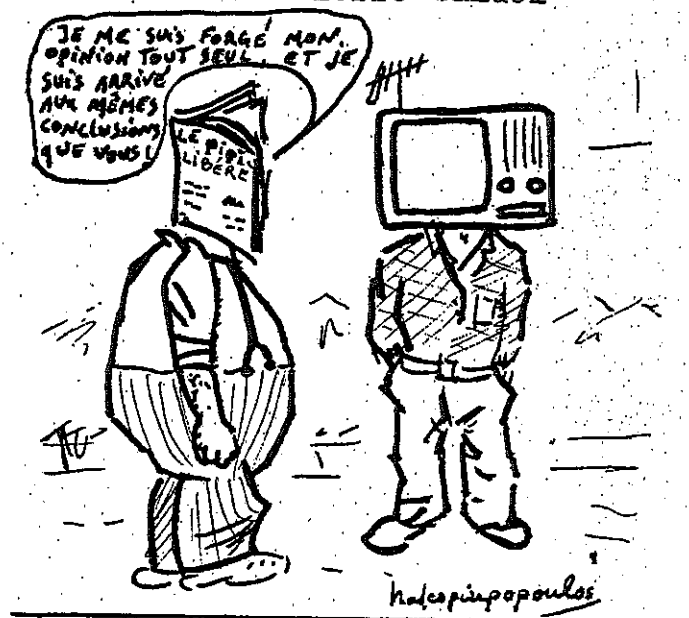
Un autre exemple est celui des réipients en matière plastique qui parsèment désagréablement plages et forêts. On a d'abord trouvé la solution de les brûler sur place, ce qui dégage de notables quantités d'acide chlorhydrique, produit excellent pour les bronches et les monuments.. Sensibilisés, dans une mauvaise direction, sur la pollution, beaucoup de gens se sont effrayés de ce que ces matières plastiques sont quasiment indestructibles par les agents naturels, et "Le Monde" du 18 septembre 1971 a été tout heureux d'annoncer qu'une firme suédoise avait mis au point un plastique qui se décompose en quelques semaines sous l'action du vent, du soleil et de la pluie. Il se décompose en quoi? A

coup sûr en des produits qui vont gravement perturber les cycles naturels. Les très inertes matières plastiques classiques sont beaucoup moins dangereuses. Et on peut éviter les désagréments esthétiques et les pertes de ressources causées par leur accumulation: renoncer aux sacs de l'emballage, réipients consignés et repris, ramassage, recyclage. Solutions qui n'ont rien de technique.

Un dernier exemple, celui des produits pétroliers répandus sur la mer. En cas de marée noire, on a d'abord pensé à répandre de la sciure de bois ou de la paille, absorbants peu efficaces, mais inoffensifs. Puis, eh progrès, on a trouvé des détergents qui entrent en réaction

chimique avec les produits pétroliers, mais les produits obtenus sont encore plus néfastes à la vie aquatique que le simple pétrole; ils empoisonnent mieux. Tout récemment la société Shell a annoncé que ses laboratoires ont trouvés des bactéries qui se nourrissent de produits pétroliers; mais on ignore comment elles s'intégreront dans les cycles de la vie marine; on ne sait si, comme les algues des eaux douces sous l'influence des déchets phosphatés, elles se mettront à pulvuler et à asphyxier tout autre forme de vie. Le remplacement "technique" d'un déséquilibre par un autre est un cycle sans fin.

Pierre Samuel



Notes

- (1) Voir plus loin la signification du mot "eutrophisation".
- (2) Barry Commoner "The closing circle" (Knopf, New-york, 1972). Traduction française en cours aux éditions du seuil.
- (3) Nombreux exemples de profiteurs américains de l'anti-pollution dans R. Neuhaus "In defense of people" (Macmillan, New York, 1971). Certains de ces industriels appuient des mouvements écologiques (bien choisis) et ont même participé au "Earth Day" américain du 22 avril 1970: cooptation d'un mouvement écologique déjà puissant, espoir de détourner la conscience écologique de la population vers l'acceptation d'impôts destinés à financer l'anti-pollution. L'industrie française n'en paraît pas encore là.

Les objecteurs et les forêts

Depuis un an environ, le gouvernement tente de limiter la portée de l'objection de conscience :

- succession des inculpations pour propagande sur l'objection.
- refus de la commission juridictionnelle d'accorder le statut sous prétexte de motifs politiques (le cas le plus flagrant étant celui de Fr. JANIN et J.M. FAYARD qui, malgré leur option n'ont pu bénéficier du statut et sont actuellement en prison à LYON depuis le mardi de Pâques.
- préparation de mesures disciplinaires concernant les objecteurs en service
- et, tout dernièrement projet d'affectations autoritaires.



Cette décision non encore confirmée officiellement, a été prise sans aucune consultation des associations qui ont du assurer jusqu'à ce jour la prise en charge quasi totale des objecteurs en service.

Face à cette décision les objecteurs et futurs objecteurs, réunis en assemblée générale à LYON les 6 et 7 mai derniers, ont, dans une lettre ouverte au Ministère de l'agriculture, manifesté leur opposition à cette mesure qui :

- "ne peut leur permettre de concrétiser les idées qui ont été à l'origine de leur objection"
- "fait des objecteurs une main d'œuvre sous payée qui occupe certainement la place d'autres travailleurs"
- "a pour but d'embrigader les objecteurs au même titre que le contingent et dans le même but à savoir : modeler les personnalités et surveiller les récalcitrants".

Le nouveau Ministère de tutelle (Agriculture) envisage en effet depuis quelques mois d'incorporer les nouveaux objecteurs à l'office national des forêts pendant la première année de leur service. Ceux-ci seraient affectés individuellement (prudence oblige ...) et devraient travailler comme ouvriers forestiers. Ils ne pourraient rejoindre les associations qu'à partir de la seconde année.

Différentes démarches sont en cours pour tenter d'obtenir que les affectations à l'office national des forêts ne soient qu'une des possibilités parmi d'autres et ne remettent pas en question les perspectives de travail avec les associations. Une grande partie des objecteurs incorporés en juin ont déjà décidé de refuser toute affectation tant que ce projet ne serait pas abandonné ...

A suivre ...

Des camarades organisent dans une communauté paysanne 2 sessions écologiques, durée 3 semaines chacune, juillet et août. Ils cherchent des garçons et des filles de 14 à 18 ans environ ainsi que des animateurs.
Ecrire: COOP. NAT, 158 r. Pasteur (31) 2^{ème} Génératives B.

Mathieu, Marie Claire, Eric et Christian ont des bâtiments et 70 hectares à 1500 m. d'altitude.

Ceux qui sont intéressés par leur projet de communauté agrobiologique, rapports anti-autoritaires et plein de choses bien... écrivent à M. VERNET Poste Restanté 06 - GUILLAUME

"AILLEURS" Les 23, 24, 25 juin GRANDE FÊTE

A VIVRE (PAS À CONSOMMER)

UN LIEU POUR INVENTER, IMAGINER

TOUT EST À FAIRE: ON VOUS ATTEND!

PERMANENCE DE LA FÊTE
Sharon COURTOUX 566-45-37

C.C.P. Louise Lemer 464125 Paris (Madison 2: "POUR LA FÊTE")

UN REFUS DE LA LIENATION EN GENDREE PAR LA SOCIETE DANS LA QUELLE NOUS SOMMES EN PRISONNES

PAS RAISON, MESS POUE

Collectif de réalisation: BRUC BOROMEE PARIS XIV

UNE CERTAINE

DÉPOLLUTION

J'entraî dans la grande salle, au milieu d'une centaine d'élèves, pleins de rires et -je crois- d'ironie: j'étais le "conférencier" annoncé pour venir leur parler de "la pollution" (!) et leur cercle bourdonnant entourait une sorte d'arène vide assez grande, où probablement je devais me tenir

pour "traiter" mon sujet. Je m'assis au bord, près du groupe de filles, dûment séparé de celui des garçons et encerclé par le regard vigilant et désolé d'une jolie pionne; nous sourîmes ensemble, un moment, dans le brouhaha.

- "De quoi voulez-vous que je vous parle?" (surprise et rires général).

- "Ben, de la pollution", finit par se dévouer l'un d'eux.

- "Pourquoi ça vous intéresse?"

(Même scène, puis le même se re-dévoue et prononce:

- "Parce qu'on est victimes de la pollution" (Rires, roucoulements...)

Manifestement, la pollution, ça les travaillait, ça les rongait même; sans doute elle en réveillait plus d'un la nuit, à moins que ce ne soit la pollution nocturne?

Alors, j'allocutai dix bonnes minutes, comme quoi il y avait toutes sortes de pollutions et pas que gazeuse et nucléaire, sur notre mode de vie où on n'a de pouvoir sur rien, sur l'aliénation dans le savoir, et le point de vue purement technique, bref une belle boucle philosophico "subversive" et je me tus, non sans avoir posé la question de qu'est-ce que c'est que la pollution de ce bahut où on se trouvait (énorme lycée technique - CET de la ville de X.

Il y eut alors une longue suite de longs silences, sur fond de sourires, de petites discussions individuelles, de surprises; le tout me donnait l'impression d'une recherche étonnée

serène et impossible. De quoi? En tous cas, la pollution était loin, éloignée et la remarque d'un élève l'avait congédiée publiquement et définitivement: "Est-ce que ce n'est pas,



un peu polluant, tout ce baratin qu'on entend sur la pollution?"

Et leur faire un laïus sur la pollution ou sur la science, ou sur n'importe quoi, me paraissait aussi incongru que d'entretenir une cellule de prisonniers sur le sexe des anges. Un prof tenta bien de "relancer":

- "Vous m'avez bien dit, une fois, que la pollution, c'était le cours, alors pourquoi ne dites-vous rien?"

Silence.

Certains ne cachait plus leur inquiétude. Un prof me dit tout bas: "Mais dis donc, c'est de la dynamique de groupe que tu fais !? Il faut faire quelque chose car les élèves ne savent pas ce que tu attends d'eux". Je ris en écrivant cette phrase car je crois bien que je n'"attendais" pas d'"eux" quelque chose de défini, même si ça me soulageait quand l'un d'eux prenait la parole; mais lorsqu'ils ne faisaient que meubler le silence par un semblant de parole, ça m'angoissait car ce que je craignais c'est qu'à plus de 100, on s'enchaîne dans un "débat" bien enchaîné, où le désir n'aurait d'autre place que dans le silence et le refoulement individuel. Je sentais qu'un travail de vérité était en cours, qu'il se passait là quelque chose de nouveau, et j'aurais aimé qu'on fonctionne comme lieu de parole et d'écoute collectives, qu'ensemble on crève les murs du semblant. Vite dit; les tâter c'est déjà pas une mince affaire.

De temps à autre, j'étais les paroles rares qui se disaient, j'associais "librement" à leur propos, ou j'en marquais les bords et leurs questions, sans trop faire de ce qui se disait ou se taisait l'objet d'un nouveau discours... J'improvisai un petit prêche sur "comment on peut être dans la merde et s'y trouver bien" qui nous fit beaucoup rire. Décidément, le rire était notre élément commun et aussi notre piège commun car bien des rires clairs et détendus au départ se crispaient un peu en chemin: il paraît que j'envoyais des vanes (voyez-vous ça!); sans doute que ça me soulageait; après tout, être dans une boîte-prison où l'on prépare en série les prisonniers silencieux et contents de l'être, et que moi je sois supposé leur faire une "conférence" pour "leur faire prendre conscience", etc.. Merde! C'était un peu étouffant et ça demandait des compensations...

Je fis aussi quelques provocations - "J'veux vous poser une question." (Silence religieux) "Est-ce que vous n'avez pas suffisamment de cours dans ce lycée?" Tollé général, cris, chiffres. 54! 56 heures par semaine!

-Alors pourquoi vous voulez un cours supplémentaire ce soir?"

(silence et désarroi)

Une "animatrice" proposa qu'on parle du projet de journal qu'avaient eu certains élèves. Elle raconte:

- "Le censeur a dit qu'il censurerait et le proviseur a dit qu'il n'accepte que les articles signés"; il veut les noms; il faut prendre ses responsabilités qu'il a dit: "Est-ce que moi, quand j'écris une circulaire, je ne la signe pas?" qu'il a dit aussi.

Quelques mornes questions s'ensuivirent. Dans mon coin, côté enseignant, on se chuchotait des choses dans le genre: "Ben dis-donc, ils sont durs à la détente, ils sont coriaces; ben pour les faire s'exprimer..." Je me dis que j'allais partir, comme ça, gentiment, puisqu'on ne sortait rien de valable, que je commençais à m'emmerder et que j'avais déjà cédé plusieurs fois à ma rage pédagogique, leur expliquant des tas de choses, qui m'intéressaient du reste, sur le pouvoir, comment on s'épingle nous-mêmes dans le pouvoir qui nous opprime, etc... Je ne sais pas où ça leur passait, mais le silence, le bon silence impitoyable reprenait ses droits on n'arrivait pas à le faire taire.

C'est difficile de raconter ce qui se passa ensuite. En tous cas, ça a commencé par un déplacement général. J'ai déplacé ma chaise et je me suis assis presque au milieu du grand cercle, et tout le monde s'est rapproché, en silence, comme si on allait s'écouter parler plus bas, et se regarder

de très près, de sorte qu'il n'y eut plus qu'une toute petite place vide au milieu. Avant on était assis en rond, les uns contre les autres; mais au centre, la grande arène, vide. Ça trevait les yeux depuis le début que les paroles qui s'échangeaient devaient

nos chasseurs se reproduisent plus vite que le gibier.

Pernod y a pensé:

En repeuplant nos bois et nos forêts de milliers de faisans de Formose, ce sont de nouvelles joies qu'il vous promet.

ent traverser cet espace vide, qu'elles ne résistaient pas à la traversée et que bien des paroles ne tentaient même pas leur chance.

"Et si on amenait le proviseur au milieu?" dit quelqu'un en indiquant le petit trou central.

"Et pourquoi ils veulent des noms?"

"Et ce projet de journal, d'où il vient, nous on était pas au courant."

"Pas au courant? On a fait passer un papier; et puis tu viens pas aux réunions du foyer, alors que nous on essaie de le faire marcher".

"Le foyer, personne n'y va et le panneau d'affichage, on s'en fout, personne ne le lit".



Ca éclatait de partout et les en-gueulades commençaient; les divisions tues, les colères rentrées, les coupures cachées, s'étaient par vagues successives, chacune plus insistante que l'autre. Impossible à reproduire ici, ni ailleurs, vu qu'il n'y a pas de méthode pour dire la vérité et qu'on n'est pas des animateurs culturels qui "font s'exprimer les gens".

"Et pourquoi nous les filles on est obligées de débarrasser la table et pas les garçons?" (les élèves mangent séparément).

"Parce que vos maris, plus tard, ils se mettront les pieds sous la table!"

"Et la ligne rouge? Oui la ligne rouge! (C'est une ligne qui sépare la cour de l'école, garçons d'un côté, filles de l'autre; quand on s'en approche on est rabroué si on est mâle et on a des devoirs supplémentaires si on est femelle).

"C'est pas une boîte mixte, ici: il y a des garçons et il y a des filles".

"C'est quand on est vissé, qu'on devient vicieux!"

C'était une décharge qui traversait tout (Ca me rappelle un poème qui commence par: "Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie").

"J'ai une idée; si on censure notre journal, on l'écrit sur les murs."

La lutte battait son plein entre pouvoir et désir, tout y est passé: cris contre les lieux de réunions qui fonctionnent comme lieux d'absence, cris contre les lieux de parole autorisée qui fonctionnent comme lieux de silence. Les promoteurs du journal, les "anciens" qui s'étaient "dévoués" étaient un peu débordés et leur primauté menacée.

"Ouais, vous parlez de n'importe quoi, ya pas de sujet précis, vous n'avez aucune proposition constructive, vous ne faites rien," dit l'un des anciens.

"Comment?! Mais on parle, on sort ce qu'on a à se dire! Ca ne te suffit pas? Ca fait quatre ans que tu es au lycée, tu n'as jamais participé à une réunion comme ça!" (C'est un jeune de seize ans qui gueule). Gueulade générale qu'on puisse appeler ça du baratin, pas "constructif", etc...

Les filles s'étaient mises à parler, publiquement. C'était la première fois que ça arrivait, paraît-il. Les avanies, les coups bas s'étaient. Elles, si "élèves"-sages et a-sexuées tout à l'heure, rayonnaient; elles étaient belles et surprises mais assouffées de leur propre initiative. La pionne, à côté, bouillonnait depuis un moment. (Le surgé-progressiste, qui était là au début, s'était éclipsé). Elle éclate:



- "J'espère que vous direz tout ça au proviseur demain matin, hein! Parce que vous critiquez, vous critiquez, mais vous ne faites rien!"

- "Et vous, qu'est ce que vous faites à part faire le flic?"

- "Moi, je parle pour vous; mais j'ai mon travail, je dois le faire à fond si je veux garder mon poste; vous pouvez m'appeler flic mais je ne vous souhaite qu'une chose, c'est d'être un jour pioche dans un C.E.T."

Silence. Comme le coup de "Mais-qu'est ce-que-vous-proposez-en-échange?", ça en bouchait un coin. Beaucoup bouillonnaient, mais (ô technique et ordre que peut-on opposer à quelqu'un qui vous dit: "Moi, je gagne ma croûte en emmerdant les autres; si vous aviez un autre poste à m'offrir..") C'était clair, les élèves n'avaient pas de poste à offrir.

J'intervins pour parler de ceux qui ne fonctionnent pas comme flics même si ils sont mis à la place de flic, et de ceux qui au contraire jouissent de leur fonction de flic, s'activent à élargir toutes les possibilités de répression qu'elle leur offre, ceux qui aiment ça, qui en vivent, non pas tant par le salaire que ça rapporte, mais par les vibrations internes et jouissives que ça peut procurer: que ce n'était pas question de dosage dans la discipline ou de méthode dans la répression, mais de son propre désir, de comment on fonctionne avec les autres, etc... Je n'ai pas dû dire les choses sur le coup, aussi abstraitement, car le flot reprit son cours, emportant le barrage de la pionne qui révélait sa petite jouissance de "faire à fond son travail".

On ne parlait plus à propos du journal, ni même à propos des rapports dans la boîte mais les rapports et le journal parlaient, fonctionnaient à travers les rires, les cris, le silence et le vombrissement général. Les choses souvent s'analysaient dans le vif. Par exemple quand il fut question pour les élèves de se revoir.

- "C'est clair qu'on pourra pas se revoir sans un prétexte." S'adressant à moi: "Vous ne pourriez pas revenir et on annoncerait une conférence sur



"La Pollution (suite)"?

- "Ou sur la chasse à la ligne (rouge) Il apparut que "se retrouver" comme ce soir, c'était en soi un acte, qui mettait en branle tout le système de la boîte, exactement comme supprimer la ligne.

- "Et si on se voyait mardi soir?"

(les gars) Les filles: "Non, on a un cours de secourisme".

- "Et si on se voyait vendredi soir?" (les gars)-(les filles) "Non, on a un autre cours de secourisme".

- "Et si vous portiez secours à vous-mêmes?" ...

-(A la pionne) "Est-ce que vous irez raconter au proviseur ce qui s'est passé ce soir?"

- "Si vous voulez."

- "Mais non, justement, on ne veut pas!"

- "Bon, bon, je ne vous trahirai pas... Donc, ce soir, on a causé de la pollution! Les filles: "Merci, merci!..."

C'était sincère, comme si elles avaient tout oublié. La générosité étourdie des groupes opprimés face aux oppresseurs m'a toujours ému et inquiété... En passant, on saisit la décision de supprimer la ligne.

On était tous conscients qu'il s'était passé quelque chose, ça avait chauffé, et tenté bien des désirs endormis.

Une chose, entre autres, m'a frappé. Personne ne m'a demandé ce que je

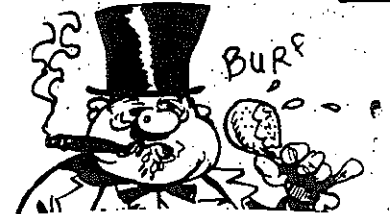
foutais là. En fait, c'est normal. Car dans la première partie, (où ça baratinait de façon plus ou moins intéressante à propos de ceci et de cela), j'étais pour eux, je crois, une sorte de conférencier original et juvénile qui parle pas et essaie de "faire parler" les autres. Lorsque cette position fausse fut mise en pièces, en fait et en paroles, il apparut que j'étais engagé avec eux jusqu'au cou; j'étais admis et nous pouvions désirer ensemble, de toutes nos différences. Le spécialiste du désir des autres, qui lui n'a pas de désir qui fon-

ctionne, et qui serait là simplement pour les accoucher, c'est une subtile escroquerie, comme le spécialiste de parole des autres, du pouvoir des autres... sur les autres...

Alors quel est notre désir? Que parlent et vibrent nos bords, qu'on se déborde, que chacun résonne à ses lisières les plus lointaines, qu'on se divise pour mieux nous unir et trouver nos failles: c'est ainsi que je fonctionnais et que je comptais soutenir la lutte des élèves pour s'emparer de leur propre parole et en faire une force matérielle. Politique. ■



RÉSEAU DE BOUFFE PARALLÈLE ...



Il y a dans le circuit commercial du "naturel" des produits de bonne qualité, au dessus de tout soupçon, mais divers faits montrent que ce n'est pas si fréquent: c'est si facile de "tricher" - et de s'en mettre plein les poches. Seules des structures communautaires où l'esprit et la notion de profit soient absents peuvent remédier à cela - Elles permettent un contrôle de (et une pression sur) la qualité alors que le consommateur isolé est sans pouvoir. La coopérative du GREM prend tournure: 1,5 tonne de riz complet biologique vient d'arriver (35 Allée Bellevue - 93 ROMAINVILLE). Un groupe issu du bulletin "C"

(P. Didy c/o France Gublin 42 r. Sibuet Paris 12e)

à une coopérative qui fonctionne mais pour éviter la bureaucratisation ils tiennent à rester entre eux et invitent ceux qui veulent faire une coopérative à fonder la leur ...

Une répartition géographique (pour la Région Parisienne) semble nécessaire et il faudrait s'y mettre; avec Jean Michel Sicord du GREM, on pense faire d'ici les vacances une réunion générale de tous les gens intéressés sur Paris pour qu'avant la rentrée quelque chose de concret démarre. Avant Pâques on avait lancé l'idée d'une coopérative animée par Survivre, idée qui depuis est restée en plan. Ça donnerait une dimension pratique à notre action qui me semble bien nécessaire.

Il faudrait qu'il y ait une coordination entre les divers groupes (achats groupés, transports, etc...) ce qui n'est pas le cas actuellement.

En province, il y a diverses coopératives qui marchent bien (Lorient, Lyon ...) alors pourquoi pas à Paris ?

D'un autre côté, il faudrait mettre au point des réseaux d'information parallèle sur tous les produits biologiques pour savoir ceux qui sont vraiment bons que ce soit au niveau cultivateurs ou au niveau grandes boîtes - autant que possible il faudrait ne citer que les bons pour ne pas tomber dans un cycle idiot de dénonciation dont le premier bénéficiaire serait un trust bien plus dangereux que celui de l'aliment naturel: celui de l'aliment trafiqué et de la grande meumerie -

Si vous trouvez que les carottes du supermarché ont vraiment mauvais goût, y'a du pain (biologique) sur la planche. A bon entendre, salut !

Si vous avez des informations autres, ou des idées, faites moi signe: L. Samuel, 3 Av du Lycée Lakanal 92 BOURG LA REINE.

Tout ça c'est un méchant bateau à lancer !

"Le Monde"

**baladar recherche
quelques jeunes assez fous
pour vivre en "communauté"
hippie**

.. dans les montagnes de Californie et sur les plateaux arides du nouveau Mexique. (23 jours: 3.350 F.) BALADAR est réservé aux amateurs de dépassement.

BALADAR, seuls les prix sont raisonnables. les vacances BALADAR sont conçues pour les moins de 33 ans. Renseignements et réservations: 11, rue Tronchet

renseignements

ABONNEMENTS : chèques bancaires au nom de "Survivre"; mandats ou chèques postaux au nom de "Survivre et Vivre", C.C.P. 33 017 48 La Source. Trésorier : P. Samuel, 3 avenue du Lycée Lakanal, 92. Bourg la Reine (éviter de libeller les chèques à son nom).

Montant de l'abonnement (édition française) pour 12 numéros : 24 F (30 F pour l'étranger). Pour les personnes de situation pécuniaire difficile, abonnement de 12 F (qu'elles peuvent compléter en temps plus faste !) Les personnes vraiment fauchées peuvent écrire au journal (Survivre et Vivre, 5 rue Thorel, 75 Paris 2°) pour obtenir l'abonnement gratuit.

Les dons sont bienvenus, d'autant plus qu'on a supprimé les cotisations d'adhérents (qui étaient d'un jour de revenu).

ARTICLES ET CORRESPONDANCE pour le journal : écrire à la rédaction de Survivre et Vivre, 5 rue Thorel, Paris 2°.

En préparant un manuscrit pour Survivre et Vivre, n'oubliez pas qu'il doit être accessible à toute personne à l'esprit ouvert, qu'elle ait ou non reçu une éducation scolaire poussée.

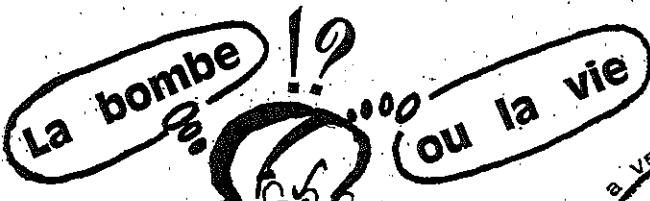
PERMANENCES de "SURVIVRE ET VIVRE"

On a un nouveau local, le S.C.I. nous accueille au 5 rue Thorel - 75 Paris 2° (métro : Bonne Nouvelle) - tél. 231.17.21

Ce local sera le lieu de travail pour le journal et toutes les actions de Survivre à Paris. Ceux qui désirent participer à ces activités, téléphonent avant de venir pour ne pas se casser le nez. En principe le secrétariat fonctionne tous les après-midis sauf le dimanche.

La permanence est ouverte tous les mardis et jeudis de 19 h à 21 h.

LA BIBLIOTHEQUE de prêt fonctionne à cette adresse (durée prêt maximum : 1 mois).



DEPENSES MILITAIRES



30 %

de vos impôts pour hâter

VOTRE MORT

U.P.F. 4, rue Lazare Hoche, 92-Boulogne

En 1971 la France a vendu pour 7 MILLIARDS de francs d'ARMEMENTS à l'étranger.

Pour tout ce qui concerne le statut et la situation des objecteurs de conscience :

- * SECRETARIAT DES OBJECTEURS DE CONSCIENCE (S.O.C.)
6, impasse Popincourt - 75 Paris 11°
- * SERVICE CIVIL INTERNATIONAL (objecteurs)
5, rue Thorel - 75 Paris 2° (tél. 231.17.21)

Coops Mondial de Secours
S.C.I.
129 rue du Fg-Poissonnière
75 Paris 9°
tél. 874.60.15

